

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
 Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
 Tout numéro acheminé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
 Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
 LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 284 FRANCS.
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
 9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE
 14^e Année. N^o 688. — 18 Juin 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
 13, QUAI VOLTAIRE
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Inauguration d'une statue à Bilbao. — Grand incendie de Péra. — Incendie de la forêt de Fontainebleau. — Les méchancetés de M. de Talleyrand. — Une entrevue avec les deux Robespierre (suite et fin). — Correspondance littéraire, par

Edouard Hubert. — Soirée des étudiants à Heidelberg. — Le choux frisé de l'hôtel Belmarre, par Fulgence Girard. — Théâtres, par Charles Monselet. — Salon de 1870, par Olivier Merson. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante. — *Sornette*.

GRAVURES : *Sornette*, qui a gagné le grand prix — Cérémonie d'inauguration d'une statue à Bilbao. — Le quartier de Péra. — Les étudiants d'Heidelberg réunis dans la salle de la Société de l'*Allemunia*. — Exposition des Beaux-Arts : Porte de la mosquée de Jeni-Djami; Vue d'Auray. — Madrid : Manifestation en faveur d'Espartero. — Incendie de la forêt de Fontainebleau.

SORNETTE

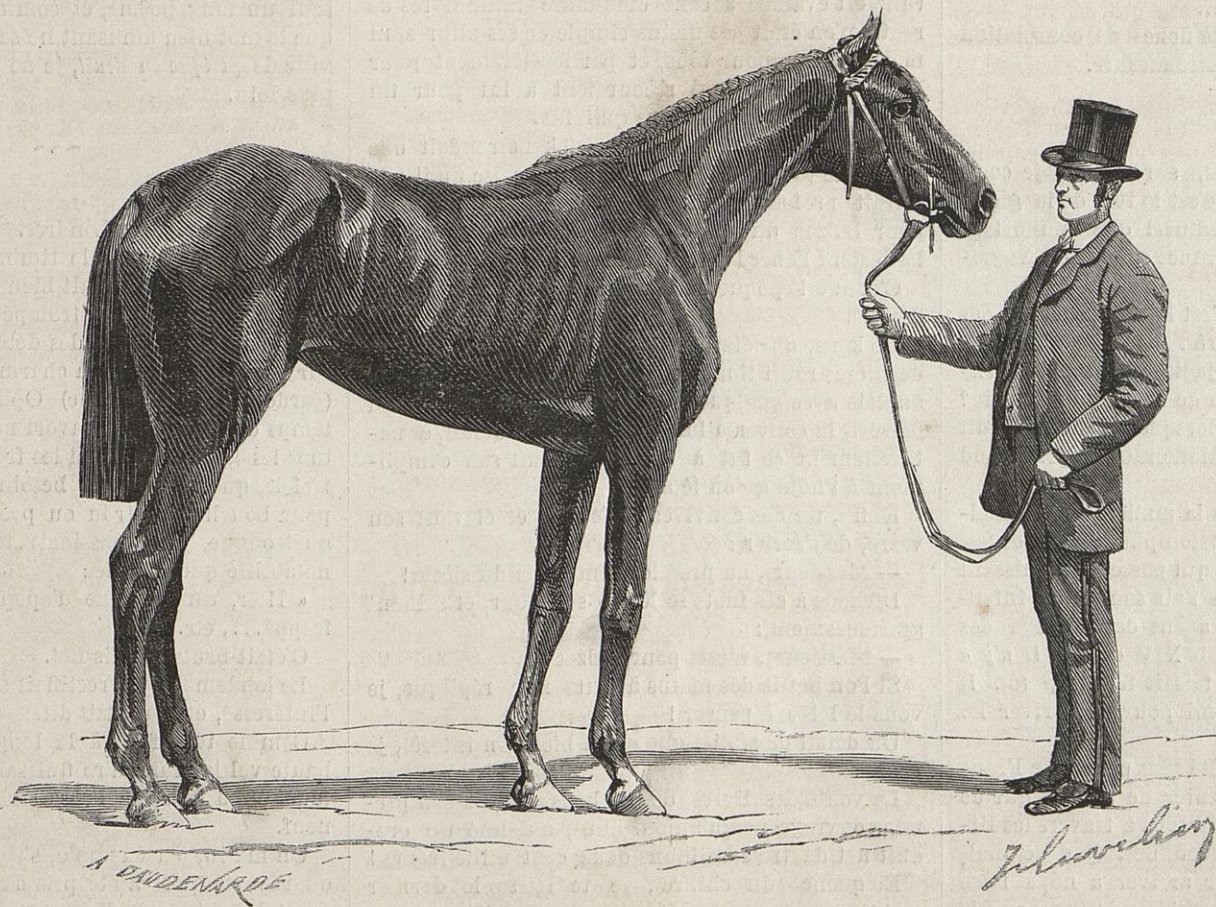
Dimanche dernier a été couru le grand prix de Paris, c'est le septième depuis sa création par M. le duc de Morny.

Coutts était favori, non-seulement pour les Anglais, mais aussi pour une bonne partie de nos sportsmen français.

Cependant l'écurie de M. le major Fridolin (Charles Lafitte), inspirait des chances sérieuses, et le parti français — car il y a deux partis dans ces courses — se confiait à *Bigarreau* et à *Sornette*. On savait, du reste, que le célèbre jockey, Charles Pratt, devait monter cette dernière.

L'heure est venue.

Chacun est à son poste. Dans les tribunes, sur la pelou-



LE GRAND PRIX DE CENT MILLE FRANCS. — *Sornette*, cheval gagnant. — Charles Pratt, entraîneur et jockey.
 Ecurie du major Fridolin.

se, toutes les têtes ont un seul objectif : les chevaux qui défilent pour aller prendre place. On se hausse sur les voitures, sur les chaises, et vingt mille lorgnettes sont braquées sur le même point.

Dès le départ, *Sornette* prend la tête et arrive facilement première.

Alors des hurrahs formidables éclatent de toutes parts.

Sornette est née en 1867 au haras de Villebon, de *Light* et de *Surprise* appartenant à M. le major Fridolin.

En 1869, elle gagna quatre prix, et cette année elle a remporté les prix de Lutèce, de Van-teaux, le treizième biennal, de Morny, de Diane, et enfin le grand prix de Paris qui s'est élevé à 143,700 fr.

C. F.

COURRIER DE PARIS

N... i... ni!... c'est fini et bien fini jusqu'au retour de l'automne; il faut que les spectateurs en prennent leur parti.

Seuls les fanatiques iront courir les provinces, mais pour la véritable *gentry*, il va y avoir entr'acte au théâtre du turf jusqu'à ce que les courses de Bade donnent de nouveau le signal. La dernière représentation a, d'ailleurs, été suffisamment brillante.

Notre collaborateur et ami Charles Yriarte esquissait dans le précédent numéro la physionomie de cette lutte suprême qu'on appelle le *Prix de Paris*. La victoire encore une fois est restée à la France; le major Fridolin, dont le pseudonyme nous rappelle des émotions enfantines, a vaincu la perfide Albion.

Hurrah!

Il me semble cependant qu'il serait juste d'avoir le triomphe quelque peu modeste, et je ne puis m'associer aux dithyrambes de certains exaltés qui veulent voir là une revanche éclatante de Waterloo.

Car enfin ne perdons pas de vue les origines des choses. C'est un cheval français qui a gagné!... Soit! mais entendons nous bien sur la valeur de ce qualificatif. Il est français parce qu'il est né sur notre territoire, mais pour tout le reste, n'est-il pas aussi anglais que le plus anglais de ses concurrents? N'est-ce pas le sang anglais qui a fourni les premiers éléments de cette race de coureurs que nous nous sommes mis ensuite à cultiver par esprit d'imitation? N'est-ce pas par les procédés anglais, et le plus souvent même en Angleterre, que les chevaux de course sont entraînés? L'entraîneur n'est-il pas anglais? Anglais tous les jockeys?

Dans de telles conditions ayons la victoire plus modeste. Ce qui atteste que si la maladie des paris a fait des progrès trop réels ici, nous ne progressons guère sous les autres rapports, c'est de voir la maladresse des jockeys français toutes les fois qu'on les admet à prendre part aux épreuves hippiques.

Il faut en prendre notre parti. Nous ne ferons jamais le macaroni comme les Italiens, la cigarette comme les Espagnols, la choucroute comme les Allemands; jamais nous n'entendrons les courses comme les Anglais, le brigandage comme les Grecs, la paresse comme les Turcs...

Mais il nous reste assez de fiches de consolation pour ne pas nous désoler outre mesure.

Un terrain, par exemple, sur lequel je comprends mieux l'émulation, c'est le turf de la gloire littéraire. Aussi est-il tout naturel que la mort de Charles Dickens ait été, en France comme en Angleterre, un deuil public.

Et remarquons-le bien, c'est là un des signes des temps les plus dignes d'intérêt.

Vous imaginez-vous que jadis quand un Shakespeare mourait, on était ému de ce côté du détroit? Vous imaginez-vous que lorsque Molière rendit l'âme, de l'autre côté de la Manche on en prit grand souci?

Il faut bien le dire, c'est à la matière que l'intelligence doit aujourd'hui ces triomphes cosmopolites. La grosse et lourde machine qui passe en vomissant la fumée et en lançant dans l'air son tic-tac infatigable a été le tout puissant agent des propagandes internationales. Quand Louis XIV disait: *Il n'y a plus de Pyrénées*, Louis XIV faisait feu trop tôt. Il fallut encore un siècle et demi pour en arriver là.

Nous y sommes.

Ajoutons que cela n'a pas été sans peine. Le Français, en effet, est aussi casanier de pensée que de corps. Il n'aime pas les excursions à travers les littératures ou les contrées inconnues. Que de mal, que d'efforts dépensés pour arriver à nous faire comprendre qu'au delà des barrières de Paris ou des frontières de la France il y avait des hommes de talent, voire de génie!

Il n'y a pas, parbleu, besoin de remonter si haut pour contrôler le fait: en 1815, nous étions encore

dans la plus crasse ignorance en ce qui concerne les littératures étrangères. Que les temps sont changés! Voyez plutôt, si vous en doutez, le retentissement de la mort d'un simple romancier d'outre-Manche!...

Il a d'ailleurs mérité cet honneur, le romancier, car c'était un penseur et un philosophe qui ne racontait pas seulement pour amuser. L'idée était toujours embusquée derrière le récit, l'idée généreuse, libérale, démocratique dans le meilleur sens du mot.

Il suffisait de voir cette tête énergique et pleine d'accent, de choquer de l'œil ce regard profond et concentré pour comprendre de prime-abord à quelle organisation valeureuse on avait affaire.

C'était l'homme d'action de la plume, s'il est permis d'ainsi parler, que ce Dickens, toujours sur la brèche, payant partout de sa personne; de sa personne littéraire, bien entendu, car nul plus que lui n'avait horreur de la publicité intime.

Si un reporter s'était avisé de pénétrer chez lui, Dickens aurait à coup sûr envoyé chercher les constables.

Cette vie qu'il dérobaît avec un soin jaloux était pourtant de celles qui méritaient les honneurs du grand jour, car elle honora singulièrement cette profession d'homme de lettres que trop d'autres abaissent.

Les joies de la famille, la richesse laborieusement et glorieusement acquise, la célébrité incontestée, Dickens avait tout ce qui peut faire le bonheur. Tout, y compris la santé.

Il est mort sans avoir pu même entrevoir la souffrance. Trop tôt, il est vrai, mais doucement et à son insu.

Ce qu'il y a de curieux dans cette organisation, c'est qu'elle semblait faite pour une double notoriété. Si Dickens n'avait pas été l'illustre écrivain qu'on sait, il aurait pu être un des premiers, le premier peut-être entre les artistes dramatiques de notre époque. Il poussait notamment à un point incroyable le don de la transformation, se métamorphosant au point de ne plus être reconnaissable pour ses meilleurs amis.

Il avait fait exécuter par un photographe une série de douze portraits grimés de la façon la plus diverse, et jamais personne, en voyant ces cadres pendus dans son cabinet, ne supposa que ce pût être la même image douze fois reproduite.

Dickens, qui menait grande vie, et dont la fortune est évaluée à cent cinquante mille livres de rente, n'en était pas moins simple en ses allures, ni moins affable pour tous, et particulièrement pour les gens de lettres qui recouraient à lui pour un service, de quelque nature qu'il fût.

Autre caractère dominant: Dickens rendait une constante justice à la littérature française qu'il admirait profondément. Il professait spécialement pour Balzac un culte tout à fait sincère, comme l'attestera l'anecdote suivante:

C'était à l'époque où l'on montait *l'Abîme* au Vaudeville.

Dickens, qui était venu à Paris pour suivre les dernières répétitions de son œuvre, dînait au Café anglais avec quelques notabilités dramatiques. Au dessert, la conversation tomba sur le roman, et naturellement ce fut à qui décocherait son compliment à l'hôte qu'on fêtait.

Enfin, un des convives se levant et élevant son verre, de s'écrier:

— Messieurs, au premier romancier du siècle!

Dickens à ces mots se lève à son tour, et saluant gracieusement:

— Messieurs, merci pour Balzac!

Si l'on battit des mains à cette fine réplique, je vous le laisse à penser!

Un détail de statistique qui a bien son intérêt, je pense:

La vente des livres de Dickens, depuis son premier ouvrage jusqu'aujourd'hui, a donné un produit net de trois millions deux cent mille francs!

Éloquence du chiffre, je te laisse le dernier mot!

Sur quoi, je passe au dépouillement de ma correspondance.

Première lettre:

Écriture nerveuse et fatiguée, papier sans cérémonie. Je vais à la signature: c'est celle du ténor Renard dont j'entretenais mes lecteurs dans le précédent *Courrier*.

Après m'avoir remercié avec une cordialité émue, le pauvre artiste m'enlève, hélas! une illusion! J'avais raconté qu'une admiratrice invisible lui envoyait chaque année à sa fête un bouquet splendide et un cadeau des plus riches. Le fait est parfaitement exact en ce qui concerne le passé.

Mais j'avais ajouté que ces envois mystérieux n'avaient jamais été interrompus. Il paraît que j'avais trop présumé de la fidélité du souvenir:

Tempora si fuerint nubila, solus eris,

a dit le poète.

Renard en a fait la triste expérience une fois de plus! Du jour où la fortune a cessé de lui sourire, du jour où les bravos se sont détournés de lui, l'admiratrice anonyme a suspendu toute communication.

Tant pis pour elle, ma foi!

Renard ajoute que les médecins lui font espérer une prompt guérison, et que son intention est, pour gagner laborieusement sa vie, de se mettre dès qu'il sera rétabli, à donner des leçons de chant.

Nous nous estimerons heureux si la publicité du *Monde illustré* peut valoir quelques élèves à l'artiste si durement éprouvé et si méritant dans son infortune!

Seconde lettre.

Celle-ci est du genre drôlatique. On n'invente pas ces choses-là et ce sont des aubaines rares.

Un correspondant que je n'ai naturellement pas l'honneur de connaître, m'adresse, sur un papier tout de noir encadré, une épître qui a pour but de me faire hommage d'une nouvelle à la main.

L'épître débute par ces lignes que je transcris avec la plus servile fidélité:

« Monsieur le rédacteur,

« Permettez-moi, quoique en deuil, de vous envoyer un mot bien amusant qui a été dit hier soir, à notre café, par.... »

Le *quoique en deuil* est monumental. Il vaut à lui seul un long poème, et comme je suis convaincu que le mot bien amusant ne saurait aller à la cheville de *quoique en deuil*, je ne pousse pas la lecture plus loin.

Troisième lettre.

Celle-là arrive de Londres.

Rien qu'en voyant le timbre anglais, j'ai soupçonné de quoi il pouvait bien en retourner.

Et je ne me suis pas trompé.

La lettre m'apporte des détails précis et directs sur l'indisposition de la charmante et *irremplaçable* (pardon du néologisme) Ophélie Nilsson. Notre temps de *reporterisme* favori ne se contente plus de tuer les gens en gros. Il les frappe en détail. Autrement, quand on avait besoin de quelques lignes pour boucher un trou ou produire une sensation quelconque, on assassinait tout bonnement une notabilité quelconque:

« Hier, une attaque d'apoplexie foudroyante a frappé... etc. »

C'était brutal, mais net.

Le lendemain, on rectifiait sur la réclamation de l'intéressé, et tout était dit.

Comme toutefois, à la longue, cet exercice de haute voltige funéraire finissait par devenir monotone, on a imaginé l'assassinat partiel. C'est plus neuf.

Un matin, par exemple, s'il s'agit d'un écrivain, on raconte qu'il a été pris d'un accès d'aliénation mentale; s'il s'agit d'un acteur, qu'il a perdu soudain la mémoire en scène et qu'il ne pourra plus remonter sur les planches; s'il s'agit d'une chanteuse, qu'elle est subitement devenue muette ou aphone.

Procédé commode, mais qui n'aura pas, lui non plus, une vogue bien longue.

En ce qui concerne spécialement Nilsson, les rectifications ont plu de tous les côtés. Inutile d'insister. Mais un amusant détail :

Un médecin anglais, ennemi de la découverte de Jenner, ayant vu que Nilsson s'était fait revacciner avant de quitter Paris, avait déjà publié un article où il démontrait par A + B que c'était au virus jennérien qu'était dû l'accident... imaginaire qui la frappait.

Comment va-t-il faire ensuite pour retourner sa démonstration ?

Quatrième lettre.

De Londres aussi, mais d'autre provenance.

Celle-là, à propos de la même affaire, attribuée à la cantatrice une répartie à l'emporte-pièce.

Au moment où on se perdait en conjectures sur les méprises de toutes ces vaines rumeurs, quelqu'un arrive, annonçant qu'il est sur la trace.

— Comment cela ?

— Il paraît que c'est M^{lle} X... (ici le nom d'une chanteuse sans talent) qui a la première envoyé en France la nouvelle que vous avez perdu votre voix.

— C'était peut-être pour faire croire qu'elle l'avait trouvée, riposta Nilsson en riant.

Si non è vero è bene trovato...

Ce qui est, par contre, perdu beaucoup trop authentiquement, ce sont les pauvres gros sous des dupes qui ont été dévalisées par trois filous dont les faits divers ont raconté les exploits.

De ces trois filous, l'aîné a vingt et un ans.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées, Le voleur n'attend pas le nombre des années...

Il y a, dans cette affaire, des détails d'un comique navrant.

Les associés-escrocs avaient fondé trois de ces établissements interlopes qu'on pourrait appeler les tripots de la banque, et que l'on voit pulluler avec une fécondité qu'encourage par malheur la naïveté publique.

L'un de ces établissements s'appelait la Caisse des Rentiers ! On y a trouvé 26 francs... en monnaie du pape.

Les 26 pièces de 20 sous n'ayant pas cours, sont un trait qui rendra jaloux l'ombre de Robert-Macaire. Il en est un autre qui n'est pas dépourvu de charmes.

Ces messieurs avaient fondé un journal, et ils l'avaient appelé : *l'Économiste* !

Voyons, permettez ! Tout cela est bel et bon ; mais il serait grand temps, ce nous semble, que l'autorité, qui se mêle trop souvent de ce qui ne la regarde pas, daignât se scier quelque peu des pratiques de ces écumeurs du macadam.

Que se passe-t-il ?

Vous louez une boutique. Vous la tapissez intérieurement de rideaux de soie verte. Dans la vitrine, vous placez quelques billets de cent francs, habilement dissimulés, et quelques titres d'actions plus ou moins véreuses.

Ces préliminaires accomplis, vous mandez un peintre d'enseignes et, moyennant une faible rétribution, vous lui faites badigeonner sur vos contrevents des lettres d'or (l'or amorce), annonçant que vous escomptez toutes les valeurs, que vous prêtez sur nantissement, que vous payez par anticipation les coupons et dividendes.

Dès le lendemain, avant que le badigeonneur ait enlevé ses pots de couleur, quelquefois même tandis qu'il est encore en train d'opérer, survient un badaud qui, sans vouloir attendre une minute de plus, demande à être écorché tout vif, et vous confie ce qu'il a laborieusement amassé en plusieurs années.

Vous me direz que ces gens-là sont plus bêtes que nature. Je vous l'accorde. Vous me direz encore qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Je vous l'accorde également.

Mais vous, autorité, vous n'avez pas à vous préoccuper de la sottise humaine, ou plutôt votre devoir est précisément de prémunir cette sottise contre elle-même.

Tous les jours vous pénétrez dans la cuisine des restaurants pour vous assurer que l'on n'y fabrique pas des denrées de nature à dévaster la santé publique ; tous les jours vous intervenez pour voir si un charbonnier n'a pas triché, sur le boisseau, de deux ou trois fumerons.

Et quand il s'agit de voler non plus trois centimes de charbon, mais sept ou huit cent mille francs, vous vous croiseriez les bras ! Les officines financières dont nous parlons doivent dès aujourd'hui être placées sous la surveillance de la haute police.

Si une loi est nécessaire, qu'on la fasse. Mais on ne peut pas continuer à appeler civilisation un état de choses où le détournement se pratique avec impunité.

Les primeurs théâtrales sont chose rare en cette saison morte et morne ; aussi on est encore bien heureux de se contenter des reprises qui ont un réel intérêt artistique.

De ce nombre est la reprise de *Lalla Rouck*, offerte par l'Opéra-Comique. J'ai conté déjà comment Félicien David fut séduit par le livret qui n'était pas de nature à exercer une bien irréfutable fascination.

David est un amateur forcené de roses et de rosiers. C'est à ce point que, saint Vincent-de-Paul végétal, il s'en va le dimanche greffer, dans les bois, tous les églantiers qu'il rencontre.

Or, quand on apporta à Félicien David le poème de *Lalla Rouck*, il ouvrit le manuscrit et, à la première ligne de la première page, lut ces paroles du chœur d'entrée :

C'est ici le pays des roses...

— Le pays des roses, dit le compositeur sans vouloir regarder au-delà... je me charge de la musique.

Nous devons, en conséquence, une véritable reconnaissance à la fleur qui nous a valu cette partition si poétique, si empreinte d'une mélancolique rêverie, d'une morbidesse tout orientale.

Félicien David s'est mis là tout entier, avec son tempérament d'artiste idéaliste vivant dans les mondes non macadamisés.

Quiconque a vu passer l'auteur de *Lalla Rouck*, est resté frappé de cette physionomie contemplative qui, aux débuts de sa carrière, fut un des grands obstacles que rencontra sa réussite.

Un jour, entre autres, on avait présenté Félicien David à un haut personnage que je ne nommerai pas. Le haut personnage qui n'avait pas, à ce qu'il paraît, une perspicacité de première classe, fut médiocrement favorable au musicien.

— Vous savez, fit-il quand celui-ci fut parti, je n'ai guère de confiance en ce garçon-là avec ses airs somnolents...

— Vous vous trompez, répondit celui qui était chargé de la présentation. Ce n'est pas un dormeur, c'est un rêveur.

L'avenir a démontré que les rêves du compositeur étaient bons à recueillir.

Ce ne sont jamais les deuils qui manquent.

Cette semaine, comme les précédentes, la nécrologie a fonctionné avec son invariable régularité. Dickens ne lui a pas suffi.

M^{me} Jules Favre a succombé à une maladie du cœur qui s'est brusquement terminée par une crise foudroyante ; et l'un de nos confrères, Alphonse Duchesne, a été emporté par une rechute de pleurésie qui a eu trop facilement, hélas ! raison d'une victime affaiblie déjà par une maladie antérieure de plus de deux mois.

M^{me} Jules Favre n'appartient pas à la publicité.

Il n'est pas besoin du mur de M. de Guilloutet pour nous empêcher de troubler, par une inopportune curiosité, le deuil auquel nous nous associons de toutes nos sympathies contristées.

Mais, en revanche, nous devons dire un mot d'adieu à Alphonse Duchesne, qui fut un des nôtres et vécut pour le public.

Alphonse Duchesne fut un des écrivains contemporains qui eurent à subir le stage le plus douloureux. Luttant obscurément et supportant avec une résignation courageuse les misères et les privations, il eut, un jour que l'École normale était sur la sellette, l'idée d'envoyer au *Figaro* un article des plus virulents contre le *normalisme*.

L'article était traité avec une ardeur batailleuse qui le fit aussitôt remarquer.

Ce fut le point de départ, pour Duchesne, de destinées meilleures. Il ne cessa pas, depuis lors, de rester attaché à la rédaction du journal qui avait accueilli son premier essai.

Duchesne avait une physionomie très-personnelle. On ne pouvait pas ne pas le remarquer quand on avait vu une fois cette tête, jeune encore, encadrée de longs cheveux gris, ces traits fins et acérés perdus dans une barbe à demi-blanchie.

Un œil noir, perçant comme la vrille, animait ce visage d'une sorte de verve caustique tout à fait particulière. Ajoutons que Alphonse Duchesne était un gourmet de lettres, dégustant les délicatesses de style et se châtiant lui-même avec une opiniâtreté de travail qui lui faisait remettre vingt fois sur le métier ces pages volantes qu'une heure devait emporter.

Duchesne est mort à son insu.

Il conservait sur son état une illusion qui l'a accompagné jusqu'au dernier soupir.

Sans quoi il eût été, n'en doutez pas, de ceux qui font fière mine devant la mort, comme par exemple ce brave Murger, qui, au dernier moment, montra un courage des plus remarquables. Comme les médecins lui assuraient, en effet, qu'il n'y avait qu'à prendre patience et que le temps le guérirait, Murger, quand ils furent partis, appela un de ses amis qui était auprès de lui :

— Tu sais, je vais bien les attraper, les docteurs.

— Comment cela ?

— Demain, quand ils viendront, je n'y serai plus.

Le lendemain, il n'y était plus en effet.

A propos de médecins, une très-jolie réponse m'est contée.

Vous plaît-il d'en déguster la candeur ?

Notre spirituel et savant docteur, Jules Guérin, rencontre l'autre jour, sur le boulevard, un confrère de province avec qui les hasards des consultations l'avaient autrefois mis en rapport.

Et après les salutations d'usage :

— Comment êtes-vous à Paris ? lui demanda Jules Guérin. Vous avez donc quitté Caen ?

— Mon Dieu ! oui.

— Comment cela ?

— *Ma clientèle était morte !...*

Et parbleu, puisque le sujet n'a que trop d'actualité, c'est encore l'ami Hippocrate qui me fournira ce dernier paragraphe.

On causait de la petite vérole qui, heureusement, est en décroissance.

Deux systèmes étaient en présence, mais on était en majorité pour confesser qu'en face de cette maladie, la science prend le plus souvent une attitude expectante qui laisse agir la nature.

— Ma foi, intervint la charmante comtesse de **, je suis pour cette méthode. J'aime mieux les médecins qui attendent l'arme au bras, que ceux qui vous couchent en joue...

PIERRE VÉRON.

INAUGURATION

D'UNE STATUE A BILBAO

Bilbao, le 8 juin 1870.

Monsieur le directeur,

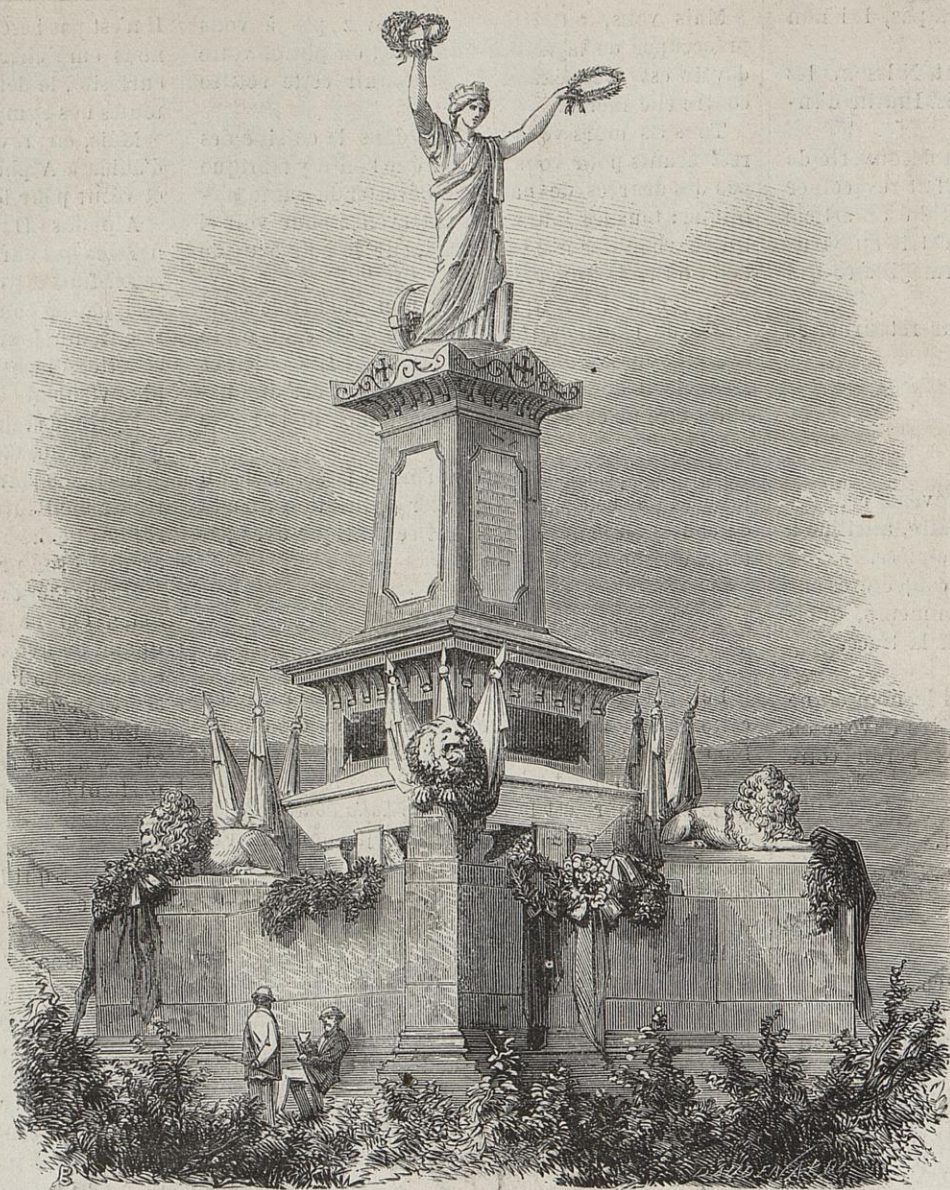
Pendant la dernière guerre d'Espagne (de 1833 à 1839), l'importante ville commerciale de Bilbao, dans le nord de ce royaume, soutint trois terribles sièges contre l'armée carliste.

L'héroïsme de ses habitants attira l'admiration de l'Europe entière, et dans tous les parlements s'élevèrent des voix qui louèrent et la bravoure des assiégés et celle des troupes libérales commandées, en 1835, par le général comte de Mirasol, et, en 1836, par le général D. Santor San Miguel. L'armée du Nord, qui, sous les ordres du général Espartero, contribua tant à sauver la ville du danger qui la menaçait, ne fit pas moins bravement son devoir.

La marine anglaise contribua, avec la marine espagnole, au brillant succès des armées libérales, le 24 décembre 1836.

L'heure de la reconnaissance nationale est arrivée.

Un monument vient d'être érigé dans le cimetière de Bilbao pour consacrer et perpétuer le souvenir de la défense



ESPAGNE. — Monument commémoratif de la délivrance de Bilbao.

et de la délivrance de Bilbao.

L'inauguration de cette œuvre d'art a eu lieu avec une grande solennité le 24 mai dernier.

Les autorités populaires, le clergé, l'armée, les corporations scientifiques, les consuls étrangers, les volontaires de la liberté, les vétérans de la garde nationale, se sont empressés d'y assister.

Lorsque le monument a été découvert, le maire a prononcé un discours, et des couronnes ont été déposées sur le monument. Un prêtre éminent, don Fernando de Castro, recteur de la première université d'Espagne, a prononcé l'oraison funèbre des soldats morts pour la liberté.

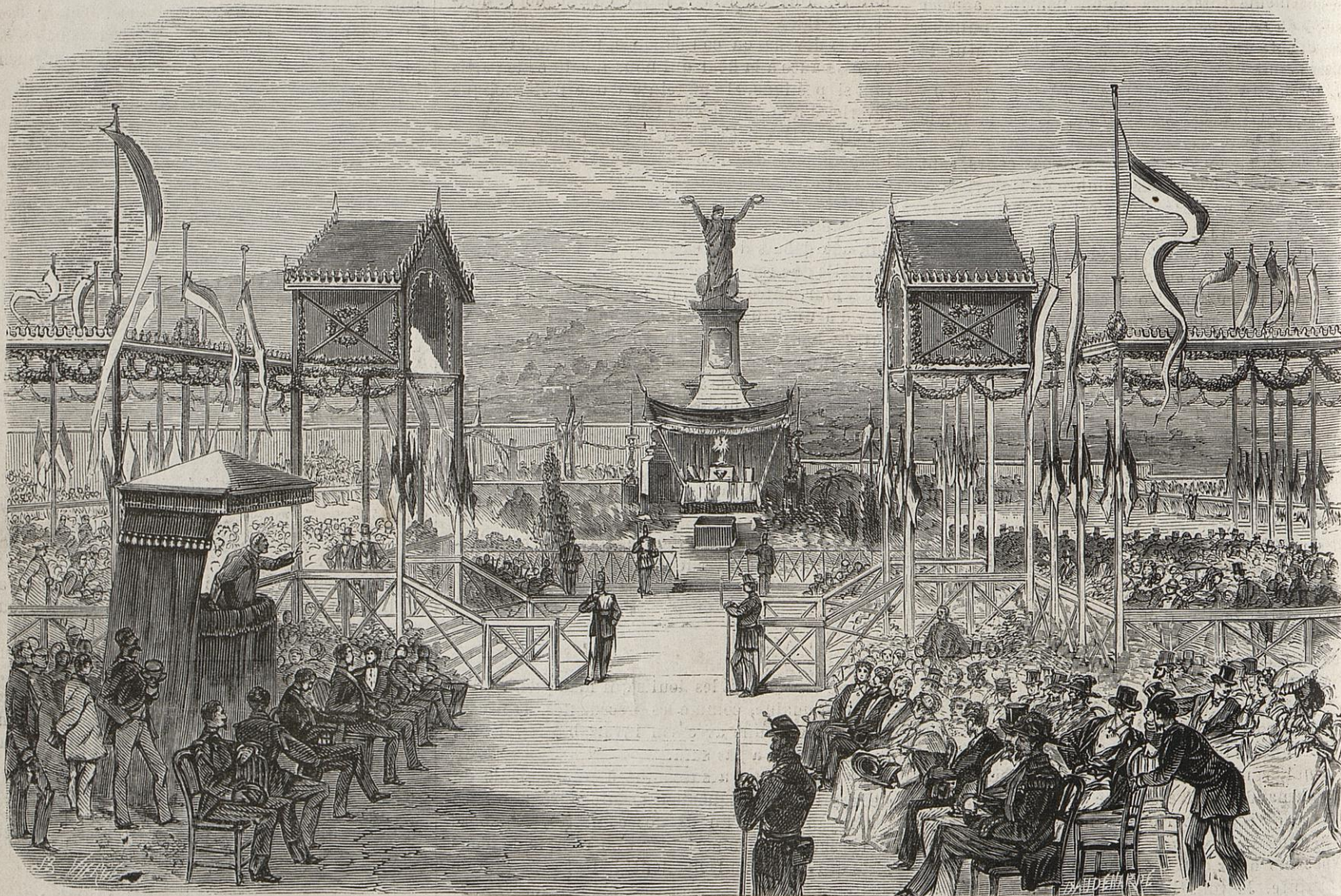
Une brillante brigade de troupes, commandée par le brigadier Palacios, vint donner plus d'animation et d'éclat à la fête.

La statue et les lions du monument sont sortis des ateliers de M. Bellver, sculpteur espagnol de grand talent, récemment décédé à Madrid.

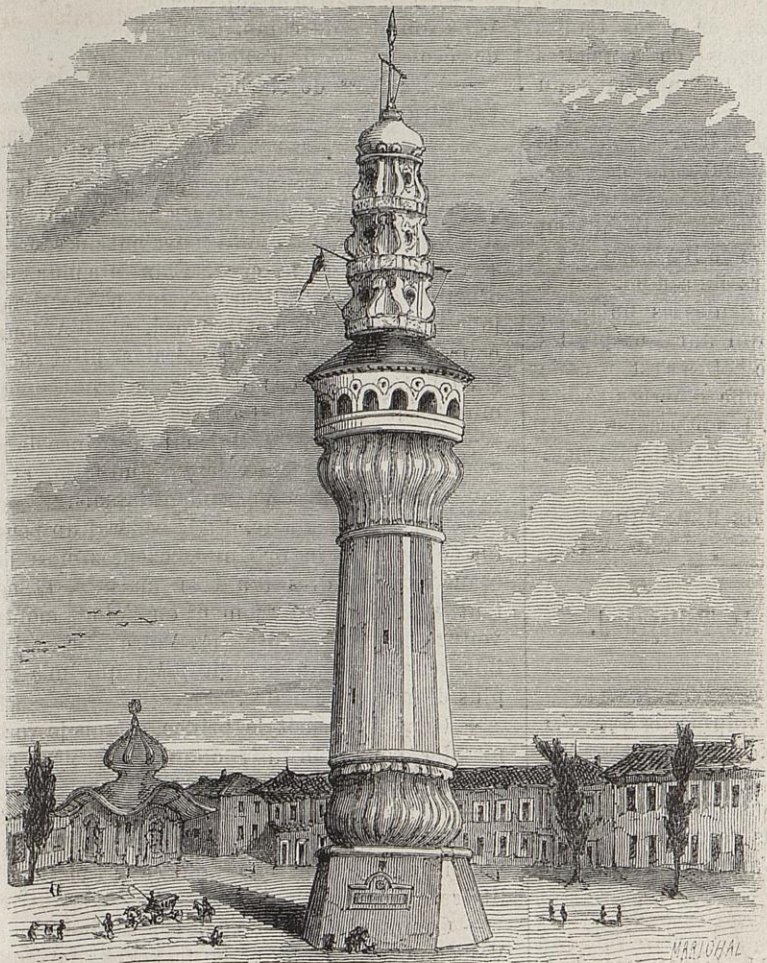
Les gravures que nous publions représentent le monument et un des épisodes les plus saisissants de l'inauguration.

Veillez agréer, etc.

PERÈS.



ESPAGNE. — Cérémonie d'inauguration du monument dans le cimetière de Bilbao. — (D'après les photographies de M. L. Carrouché.)

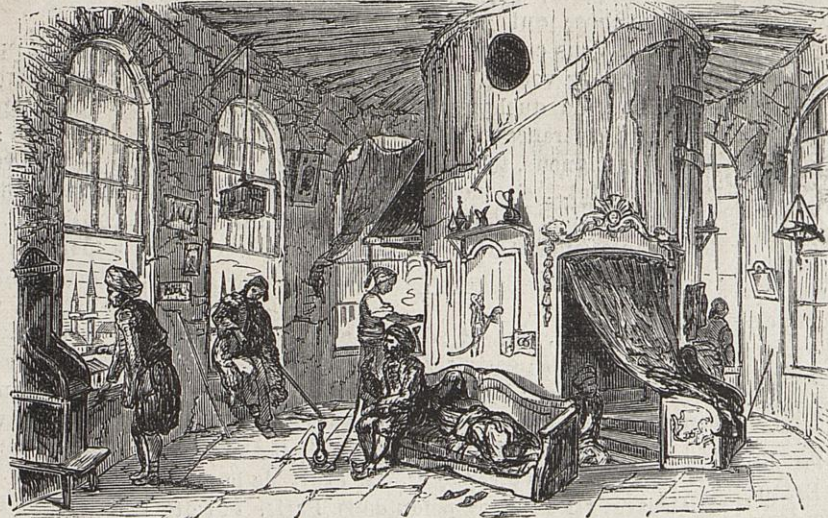


Tour du Seraskiera (ministère de la guerre), d'où l'on guette les incendies à Stamboul. Tour de Galata, d'où l'on guette les incendies à Péra (quartier européen).

INCENDIE A PÉRA

Chacun sait que Constantinople vient d'être ravagée par un incendie des plus épouvantables.

Le quartier de Péra, où l'incendie a éclaté, est construit en grande partie de maisons en bois, élevées de deux étages, et habitées chacune par une seule famille. Là résidaient les négociants et les banquiers grecs et arméniens. On y voyait les plus beaux cafés, tels que les cafés d'Orient, du Luxembourg, des Colonnes, dirigés



Poste de guetteurs placé en haut de la tour de Galata.

par des Européens, et un grand nombre d'autres établissements tenus par des industriels français, le théâtre italien Namoun.

Tout le quartier compris entre la rue Validé-Tchesmé, la rue Diambar, la rue Kayasse-Bashi, la fosse et les jardins de Tatavola et de Hassim-Pacha, la rue Ammali-Tchesné, l'ambassade anglaise, la rue Hamal-Bashi, la grande rue de Péra et la rue de Tak-im sont entièrement détruits.

Ce quartier a environ un kilomètre carré de superficie, et contient près de vingt mille maisons, dont un dixième sont en pierre et les autres en bois et en plâtre.



Groupe de maisons à Péra (près du petit champ des morts).

LE QUARTIER PÉRA A CONSTANTINOPLE : Croquis fait d'après nature par M. Henry de Montaut.

En attendant les documents authentiques qui ne peuvent manquer de nous arriver sur cette grande catastrophe et que M. Mantanari, notre correspondant de Constantinople nous enverra certainement par le prochain courrier, nous avons fait appel aux albums de voyages, très-complets, de M. Henri de Montaut, notre collaborateur, et nous y puisons quelques croquis et quelques renseignements propres à faire patienter le lecteur.

La tour de Galata domine tout le quartier européen de Péra, et ceux de Galata et de Kassim-pacha qui forment la presque île de Constantinople. Stamboul, la ville turque, en forme la partie ouest et est dominée par la tour du Séraskiera qui s'élève au centre de la cour du ministère de la guerre. Aussi a-t-on établi au sommet de ces deux tours des postes de guetteurs qui épient les incendies qui se produisent trop fréquemment dans cette ville de bois. Dès qu'ils voient une lueur d'incendie à l'horizon, ils jettent par une fenêtre sur le pavé de la cour, où il rebondit avec fracas, un bâton ferré avertissant ainsi sans perdre de temps le poste de Cawas et de pompiers qui est au bas de la tour.

Nous présentons au lecteur un groupe de maisons turques de Péra. On comprend que cela flambe comme une boîte d'allumettes. Aussi les drogman qui viennent au bateau attendre les voyageurs ont-ils toujours soin de dire que l'hôtel où ils vous engagent à descendre est *bâti en pierre*. C'est-à-dire en moellons et plâtras qui ne résistent pas à l'incendie qui les entoure.

M. V.

INCENDIE

DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

Lundi dernier, une dépêche annonçait que la forêt de Fontainebleau était en feu.

L'alarme fut chaude au camp des paysagistes. Tous ceux qui sentent courir dans leurs veines une étincelle de ce feu sacré qu'on appelle le sentiment de l'art, ceux dont l'imagination vibre lorsque la nature fait résonner sur le diapason du beau son la artistique, tous ceux, en un mot, qui ont souci des belles choses, s'émurent.

On ne s'abordait plus dans Paris qu'en disant : La forêt de Fontainebleau brûle, la forêt de Fontainebleau est brûlée.

On voyait déjà se tordre sous les étreintes de l'incendie les chênaies gigantesques du Bas-Bréau implorant, leurs branches fantastiquement contorsionnées, un secours inutile. On se représentait les profondeurs de la *Gorge aux Loups*, dont notre dernier numéro donnait le dessin, sous l'aspect d'une fournaise. On pleurait sur le sort de ce pittoresque village de Barbizon, ce nid que les paysagistes, ces hirondelles de la peinture, choisissent tous les ans pour quartier-général de leurs études. A écouter les mieux informés, il ne restait plus qu'à écrire sur les blocs de rochers calcinés et la terre de bruyère noireie : Ici fut la forêt de Fontainebleau !

Heureusement ces alarmes, ces désespoirs étaient exagérés. Dès le lendemain, on apprenait la vérité, et ce grand incendie était à peine un feu de cheminée. Le dégât se bornait à la destruction des sapinières que, vers 1847, M. Boisdhyver (un nom prédestiné pour un conservateur des forêts) avait fait planter dans les gorges d'Apremont. Le tout se chiffrait par une perte de vingt-cinq mille francs, et la destruction d'une cinquantaine d'hectares d'essences résineuses.

M. Boisdhyver avait voulu faire reculer les chênes devant les conifères; un incendie, que les peintres appellent déjà providentiel, a anéanti les prétentions de M. Boisdhyver.

Le feu a pris dans les gorges d'Apremont dont les sentiers commencent au bordage de Barbizon, et dans les massifs de pins et de bouleaux qui poussaient dans la région sablonneuse située au pied de cet entassement de roches, que domine la *Pierre-Cassée*, dite encore la *Pierre du Crapaud*.

Aujourd'hui ces roches, que les flammes ont lé-

chées, sont noires et pelées; les terres calcinées, qui conservent, de place en place, de rares touffes d'herbes roussies, sont hérissées de squelettes d'arbres qu'on dirait avoir été trempés dans du goudron.

Le spectacle n'est pas gai, mais il n'est pas à ce point désolant qu'un deuil national soit nécessaire. Le mal est réparable, il sera réparé.

S'il n'a pas été plus grand cependant, il faut en savoir gré à la colonie artistique de Barbizon qui a fait merveille pour circonscrire l'incendie. On a énergiquement battu avec des gaules les buissons, pour étouffer les flammèches qui auraient pu les enflammer. Plus d'une paire de bottes s'est roussie la semelle pour écraser une touffe d'herbes sèches dont les brins crépitaient déjà. Les paysagistes ont tout fait pour sauver leur forêt de Fontainebleau.

Le *Monde illustré* est content d'eux.

LÉO DE BERNARD.

Les Méchancetés de M. de Talleyrand.

Toutes sont prises dans le volume de *Souvenirs intimes* que vient de publier M. Amédée Pichot (1). La plupart sont connues, mais elles se retrouvent là mieux contées et plus circonstanciées que partout ailleurs. Aussi avons-nous reçu avec joie la permission d'y puiser pour l'amusement de nos lecteurs.

Un solliciteur se présente à M. de Talleyrand et lui rappelle qu'il lui a promis une place :

— C'est juste, dit celui-ci, mais indiquez-moi quelque chose qui vous convienne et qui soit à donner... Vous concevez que je n'ai pas le temps de chercher pour vous.

Au bout de quelques jours arrive le solliciteur radieux d'espérance :

— Monseigneur, telle place est vacante.

— Vacante!... eh bien! que voulez-vous que j'y fasse?... Sachez, monsieur, que quand une place est vacante, elle est déjà donnée.

Un banquier, que M. de Talleyrand avait reçu plusieurs fois, lui écrivit un jour pour lui demander une audience; l'audience fut accordée : c'était peu de temps après le procès de Georges, de Pichegru et de Moreau, M. de Talleyrand était alors ministre des affaires étrangères. Le bruit de la mort de Georges III s'était répandu dans Paris, et cette nouvelle devait avoir une grande influence à la Bourse. Notre spéculateur indiscret ne cacha point au ministre le motif de l'audience qu'il avait sollicitée. M. de Talleyrand, avec le plus imperturbable sérieux, lui répondit :

— Les uns disent que le roi d'Angleterre est mort, les autres disent qu'il n'est pas mort; pour moi, je ne crois ni les uns ni les autres; je vous le dis en confidence, mais surtout ne me compromettez pas.

Lorsque M. de Talleyrand revint de sa première ambassade, l'empereur lui demanda :

— Que pense-t-on de moi dans les cours du Nord ?

— Sire, dit le courtisan, les uns pensent que vous êtes un dieu, les autres un diable; mais aucun ne vous croit un homme.

« Et que dira le faubourg Saint-Germain ? » était une de ces expressions dont l'ironie fut familière à Napoléon. Après la victoire d'Austerlitz et les faveurs dont il avait comblé M. de Narbonne, il crut que la mère de ce général, une des plus vieilles et des plus entêtées aristocrates dont il subissait l'opposition, était enfin gagnée.

(1) Envoi franco contre 3 fr. 50 de timbres adressés à M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.

— Votre mère m'aime-t-elle cette fois ? demanda-t-il à son aide de camp. Celui-ci était embarrassé de répondre. M. de Talleyrand s'avança :

— Sire, M^{me} de Narbonne n'en est encore qu'à l'admiration.

Le général Dorsenne, un des plus beaux hommes de l'armée quand il avait des bottes, était du petit nombre de nos braves qui n'avaient pu se façonner aux manières de la cour. Étant un jour invité à dîner chez M. de Talleyrand, qui occupait alors la jolie maison de M. de Crawford, rue d'Anjou, faubourg Saint-Honoré, le général se fit attendre assez longtemps; on était à table depuis quelques minutes quand enfin il arriva.

— Pardon, général, lui dit le prince de Bénévent, mais ces dames avaient grand faim, et vous savez que les dames n'attendent jamais.

— Ah! monseigneur, dit le général un peu confus de cette facile urbanité, excusez-moi; j'ai eu beaucoup d'affaires toute la matinée, et, encore tout à l'heure, au moment où j'allais monter en voiture pour me rendre chez Votre Altesse, j'ai été importuné par un maudit *pékin* qui m'a retenu plus d'un quart d'heure.

— Général, reprit le prince, oserais-je vous demander, pour mon instruction particulière, ce que c'est qu'un *pékin* ?

— Ah! mon Dieu, monseigneur, vous avez fait attention... C'est un dicton de camp... Nous avons l'habitude d'appeler *pékin* tout ce qui n'est pas militaire.

— Comment donc ? mais... C'est très-bien cela... Vous appelez *pékin* tout ce qui n'est pas militaire?... C'est comme nous : nous appelons militaire tout ce qui n'est pas civil.

C'était après la campagne de Dresde : Napoléon ayant aperçu le prince de Bénévent à son lever lui dit de rester, qu'il avait à lui parler, et l'apostropha de la sorte :

— Que venez-vous faire ici?... Me montrer votre ingratitude?... Vous affectez d'être d'un parti d'opposition!... Vous croyez peut-être que, si je venais à manquer, vous seriez chef du conseil de régence?... Si j'étais malade dangereusement, je vous le déclare, vous seriez mort avant moi.

Alors, avec la grâce et la quiétude d'un courtisan qui reçoit de nouvelles faveurs, le prince répondit au maître irrité :

— Je n'avais pas besoin, sire, d'un pareil avertissement pour adresser au ciel des vœux bien ardents pour la conservation des jours de Votre Majesté.

Cambacérés dit un jour à M. de Talleyrand :

— On fait force épigrammes contre le comte Sièyès, on a tort. Je vous assure que dans les différents discours que je lui ai entendu prononcer à la tribune de nos assemblées, je lui ai toujours reconnu un esprit très-profond.

— Profond n'est pas le mot, c'est creux, très-creux que vous voulez dire.

Une entrevue avec les deux Robespierre

NOUVELLE

(Suite et fin.)

— J'oserai, répliquai-je, et vous verrez que non-seulement j'assurerai ma sécurité, mais encore que je conserverai intactes les propriétés de ma famille et de mes enfants.

— Mais Robespierre n'est point ici en ce moment, reprit un de mes frères de lait, je crois qu'il est à Versailles.

— Eh bien, j'irai à Versailles.

— Nous vous y accompagnerons, alors.

— Oh! pour cela je ne le veux pas, répondis-je; si je cours quelque danger, je ne le ferai, du moins, partager à personne.

« Ils insistèrent beaucoup et finirent par se rendre à mes raisons.

« Robespierre, ainsi qu'ils me l'avaient dit, n'était

point à Paris, il habitait alors à Versailles une maison qu'il avait louée pendant la session des états généraux, qu'il avait achetée ensuite et où il continuait d'aller souvent passer quelques jours en villégiature.

« Cette maison porte actuellement le n° 26 de la rue Saint Antoine; elle fut bâtie par ordre de Louis XV pour y abriter une partie de son harem et reçut le nom de Parc aux cerfs; elle était étroite, peu spacieuse, ne pouvait contenir que douze à quinze habitants et n'avait rien de bien luxueux puisqu'elle n'effaroucha point l'austérité bien connue de Robespierre.

« Mon cœur battait fort quand je frappai à la porte de l'habitation de Maximilien. Une femme âgée vint m'ouvrir.

— Qui demandez-vous? me dit-elle.

— Le citoyen Robespierre.

« Alors sans même s'enquérir de mon nom cette femme me fit entrer dans un large couloir s'ouvrant sur une cour; elle me précéda dans un étroit escalier situé à droite du couloir, et m'introduisit sans frapper dans une petite pièce où le tribun, assis devant un bureau écrivait avec recueillement.

« Au bruit que nous fîmes en entrant, il ne leva point la tête et ne parut s'apercevoir de notre présence que quand la personne qui m'avait guidée jusque-là, l'interpellant familièrement, lui dit :

— Voici une citoyenne qui veut te parler.

— Qui êtes-vous? Et que me voulez-vous? me demanda alors Robespierre en congédiant du geste la vieille femme.

« Je lui expliquai l'objet de ma visite.

« Au nom de mon cousin Châtenay, un fugitif et mélancolique sourire se dessina sur ses lèvres minces et pâles.

— J'ai aimé beaucoup Châtenay, me dit-il, c'était une belle âme et un cœur sensible. Sa mort a été un de mes premiers grands chagrins.

« Une telle phrase dans la bouche du terrible Robespierre me parut étrange; mais je dissimulai ma surprise et malgré l'émotion qui m'agitait, j'examinai attentivement Maximilien.

« Il avait une grande ressemblance avec son frère; mais sa parole était sèche, brève et saccadée, sans aucune corde sympathique; son accent, d'une froideur toujours égale et monotone, me glaçait, bien qu'il eût quelque chose d'insinuant; son front, très-blanc, était sillonné de rides profondes, quoique son visage parût jeune et sans aucune trace de passions.

« Il m'adressa plusieurs questions sur la maladie et sur la mort de mon cousin, arrivée bien des années avant l'époque où nous nous trouvions.

« Une telle préoccupation chez Maximilien, qui faisait si volontiers tomber des têtes, me surprit plus encore que sa première réflexion au sujet du cœur sensible de Châtenay.

— Que les hommes sont étranges, me disais-je, et quel singulier contraste offre le même individu!

« Tandis que Robespierre me parlait, ses yeux demeuraient fixés sur la fenêtre ouverte donnant sur un grand jardin où l'on voyait beaucoup d'arbres. Sa pensée semblait s'égarer bien loin de moi; mais sa politesse était parfaite et contrastait avantageusement avec les formes grossières de ses sicaires.

— Vous pouvez retourner en paix dans votre province, madame, me dit-il en se levant pour mettre fin à son audience; j'ai gardé un souvenir trop tendre de mon pauvre ami Châtenay, pour que sa parente réclame en vain ma protection qui vous suivra. Je vais écrire immédiatement à Besançon.

« En achevant ces mots, il me salua en véritable homme du monde et se retira, car il m'avait accompagnée jusqu'à l'escalier, où je retrouvai la vieille femme qui vint m'ouvrir la porte de la rue.

— N'est-ce pas, me dit-elle avec l'accent du fanatisme le plus complet, que Robespierre est bon? Ah! comme on le calomnie!

— Assurément, lui répondis-je en essayant de communiquer à mes paroles toute la sincérité possible, il a été parfait pour moi.

« J'avais constaté avec étonnement que Maximilien n'avait pas employé une seule fois en me parlant le mot *citoyenne*, qu'il prononçait au contraire avec une certaine affectation l'appellation *madame*, et qu'il

m'accordait sans condition sa protection si puissante et si recherchée.

— Oh! je sais bien pourquoi, dit un des auditeurs de ce récit, vous étiez si jolie, grand-mère, dans votre jeune temps!

— Ah! ne m'en parlez pas, mes enfants, répondit mon aïeule, ce maudit Pidoux, qui ne savait comment me tourmenter depuis que mes entrevues avec les Robespierre me mettaient à l'abri de ses persécutions plus graves, ne s'était-il pas avisé de vouloir, à cause de cette fatale beauté, me faire parader en public, dans une de leurs fameuses fêtes civiques, comme déesse de la Raison? C'est encore Maximilien qui me sauva cette honte qui m'eût tuée.

PIERRE CŒUR.

FIN

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE (1)

Je dois vous signaler la seconde édition de la *Justice révolutionnaire* de M. Berriat Saint Prix, comme un ouvrage nouveau. Son auteur l'a fortifiée par d'incessantes recherches et il est arrivé le premier à pouvoir faire juger sainement de notre histoire intérieure à une époque embrouillée à plaisir par les écrivains de partis. Le seul volume paru concerne nos départements de l'Ouest et du Midi, il devra être consulté par tous ceux qui voudront se rendre un compte exact du passé. Sans être du parti de M. Louis Blanc, l'auteur croit avec lui que la Terreur a tué la Révolution.

Dans son *Allemagne politique*, M. Victor Cherbuliez, vient de railler avec une douce malice la gallophobie de nos voisins. La germanie de M. de Bismarck veut, elle aussi, tout *faire da sa*; elle ne pourra se fâcher en voyant la vérité sortir de la bouche d'un suisse. Il est vrai que ce suisse est un écrivain plus français que beaucoup des nôtres.

La Prusse a fait aussi à M. Auguste Boullier un in-octavo de plus; — *Etudes de politique et d'histoire*.

M. Ducasse en a dédié deux à la gloire du général Vandamme.

M. de Loménie nous ramène au dix-huitième siècle dans le salon de *M^{me} de Rochefort*, une comtesse bel esprit, émue de *M^{me} du Deffand*.

M. Ernest Lavigne s'en tient à Lucrèce, et nous donne une traduction nouvelle de la *Nature des choses*.

M. Wolowski descend dans la lice monétaire avec un traité sur *l'Or et l'Argent*; il ne veut point que l'argent disparaisse et tient pour le double étalon.

Voilà pour les gros formats. Parmi les petits, je distingue *Copoue en Crimée*, de M. Lagarrigue, cet artillerie anonyme dont le *Voyage humoristique* à Sébastopol a été dernièrement fort goûté. Comme le titre l'indique, nous sommes initiés ici aux petits bonheurs de la vie de siège. *Rari nantes...* L'auteur a trouvé cependant moyen d'en faire deux tomes.

Encore un voyageur de circonstance, que M. le prince de Valois, auteur des *Lettres d'un patient*, boutades monarchiques et religieuses où le père Hyacinthe et Victor Emmanuel reçoivent une verte semonce, où le roi de Naples marche à l'apothéose.

Pendant que nous parlons locomotion, je saisis l'occasion de placer ici M. Pichery et sa *gymnastique de l'opposant* qu'il croit pouvoir opposer avec succès (bien entendu) à toutes les gymnastiques en vigueur.

Peu de romans. M. Arédée Achard, nous a donné cependant *Le serment d'Hedwige*, scènes de mœurs polono-parisiennes, très-finement et très-sympathiquement traitées. Dans le même volume, sous le titre de *Madame de Nuithac*, une remarquable étude de femme insensible.

(1) L'administration du *Monde illustré* se met à la disposition des abonnés pour leur expédier *franco* les ouvrages dont il est rendu compte dans le journal. Adresser toute demande à M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.

Il est également permis de considérer comme une physiologie essentiellement parisienne le roman allégorique : *Jean de Palmos à la recherche de son roi*, où sont assez fidèlement dépeintes beaucoup de choses contemporaines.

Moins vraies, bien qu'elles en affichent plus la prétention, sont les *Courtisanes du monde* de M. Arsène Houssaye. C'est du Montépin, panaché de Marivaux, — mais c'est moins vrai que le premier et c'est encore plus recherché que le second.

Comme livres de bibliophiles : — l'étude de M. Eugène Noël sur *Rabelais et son œuvre*. M. Noël adore Rabelais et il sait le défendre au besoin.

L'édition des *Maximes de M^{me} de Sébille*, une marquise amie de Larochehoucauld, qui s'était faite moraliste à son exemple en un temps où les maximes étaient à la mode.

Le *Discours de Gabriel Navdè à Mazarin*, déniché par M. A. Franklin, très-édifiant pour ceux qui voudront savoir sur quel ton on pouvait parler des affaires de Rome à un cardinal du temps jadis.

L'*histoire du rondeau, du triolet, et surtout du sonnet*, par M. Paul Gaudin, qui révèle un esprit fort disert et fort rompu à toutes les délicatesses de notre littérature.

ÉDOUARD HUBERT.

UNE SOIRÉE D'ÉTUDIANTS

A HEIDELBERG

SALLE DE RÉUNION DE LA SOCIÉTÉ DE L'ALLEMANNIA

M. Godefroy Durand, qui reprend, parmi nos habiles dessinateurs, la place qu'il occupait si bien, adresse dans ce numéro sa carte de visite (Retour de Londres) aux lecteurs du *Monde illustré*. C'est un beau dessin qui retrace un de ses souvenirs d'Allemagne. Son crayon, dont l'habileté tient un peu de la magie, nous ouvre toutes grandes les portes d'une salle de réunion d'étudiants à Heidelberg, la vieille cité universitaire.

C'est le cercle de la société de l'*Allemannia*.

L'espoir de la jeune Allemagne est là, symétriquement attablé. Chaque étudiant a devant lui sa chope et sa blague; entre les dents le tuyau de sa longue pipe en porcelaine peinte. En cherchant bien, parmi ces figures, on découvrirait, j'en suis sûr, l'ami d'Henri Heine, ce Bayard des écoles allemandes, dont le visage balafré était un album où ses ennemis d'université se sont à tout jamais inscrits en caractères ineffaçables. Là aussi doit se trouver « Fucks, un païen, un ennemi intime du bon Dieu. Il ne croit qu'en Hegel, et peut-être encore à la Vénus de Canova. » En cherchant encore dans les petits coins nous surprendrions peut-être un artiste de notre connaissance roulant entre ses doigts une fine cigarette. Monsieur Godefroy Durand, votre crayon vous a trahi.

Comme tous les autres jeunes gens, notre ami tient ses yeux attentifs.

Les conversations bruyantes ont cessé. Les divagations sur le supernaturalisme, le nihilisme, les affinités électives, le moi et le non-moi, l'hégémonie germanique, sont suspendues. On ne parle plus, pour le moment, ni de Kant, ni de Fichte, ni de Hegel.

On oublie la choucroute et ses parfums enivrants, les châtaignes grillées dans des choux verts, le *stockfish* qui nage joyeusement dans le beurre et les grives rôties avec de la compote de pommes. On ne pense que médiocrement à Charlotte et à Marguerite. L'attention est générale. Le vieux Rhin viendrait, en ce moment, chanter un couplet de Nicolas Becker, que le plus francophile des étudiants lui dirait : « Calme-toi, vieux père Rhin; ne te préoccupe pas de méchantes rimes. Si Musset t'a tambouriné une mauvaise charge, nous lui en sifflerons une plus méchante encore. »

Ah! c'est qu'il s'agit d'une grosse affaire. Un pari s'est conclu et il s'exécute. Il est question de renouveler les exploits bachiques de Bassompierre, seulement ici la bière remplace le vin et la botte à entonnoir n'est plus qu'une botte molle. Un étudiant a fait la gageure qu'il viderait d'un trait une



DUCHÉ DE BADE. — Heidelberg. — Les étudiants d'Heidelberg réunis dans la salle de la société de l'Allemantia. — Dessiné d'après nature par M. Godefroy Durand.



FRANCE. — La forêt de Fontainebleau. — Vue du plateau dit de la Roche-Brisée, au moment de l'incendie.

DUCHÉ DE BADÉ. — Heidelberg. — Les étudiants d'Heidelberg réunis dans la salle de la société de l'Altemannia. — Dessiné d'après nature par M. Godefroy Durand.

boute de bière. Il s'exécute et tous les yeux sont fixés sur lui. Le buste de Gambrinus semble lui faire les yeux doux, tout gros.

Il la videra, il ne la videra pas. Les uns tiennent pour, les autres contre. Il s'agit de l'honneur des casquettes jaunes. Si la botte est vidée, les casquettes noires et rouges sont humiliées. L'émotion est aux trois camps.

Le buveur a terminé sa large impotation. La botte est bue, la dernière goutte a filé. Comment digérera-t-il cette copieuse libation. En avant la longue pipe! Et d'ailleurs n'y a-t-il pas le lit de plume, ce duvet dans lequel on dort très-bien et on rêve encore mieux; ce lit de plume où l'âme allemande, émancipée, se sent libre de toute chaîne terrestre et règne sans rivale dans l'empire éthérique des rêves.

MAXIME VAUVERT.

Le chou frisé de l'hôtel Belmare

NOUVELLE

Ce chou frisé est presque un chef-d'œuvre et plus qu'un chef-d'œuvre: c'est un type!...

C'est une de ces végétations déchaînées, luxuriantes, capricieuses, dont les artistes de la Renaissance se plaisaient à couronner les baies principales de leurs édifices, comme d'un souvenir de ce bel art gothique qui venait de s'exhaler dans les flammes, d'expirer, ou plutôt de s'endormir dans les fleurs.

Ne serait-ce pas déjà assez pour que M. Dusommerard ait dû le recueillir, comme il vient de le faire, parmi les précieux débris disséminés dans les jardins, ou incrustés dans les murs de l'hôtel Cluny, dont ils complètent le musée? Assurément. Il y a cependant d'autres droits.

C'est d'abord tout ce qui reste de l'hôtel Belmare, dont la rue des Écoles occupe la place; or, l'hôtel Belmare, dont Jean Bullon avait donné les plans, était justement classé parmi les édifices les plus remarquables de Paris.

Alliée aux Lamoignon et aux Molé, la famille à laquelle il appartenait n'avait cessé, depuis le règne de Philippe de Valois, de donner des magistrats distingués au Parlement, et, après avoir figuré parmi les maisons de la noblesse de robe les plus honorées, elle avait pris rang parmi les plus riches, un de ses membres, le président André de Belmare, alors conseiller, ayant épousé la fille du célèbre traitant François Romanet.

Ce Romanet, dont un des descendants fut taxé, par la chambre de justice de 1710, à 4,453,000 livres, avait pensé que si un de Belmare avait intérêt à redorer son blason, il avait avantage, lui, à blasonner son or. Et le conseiller dont le père, modestement monté sur une haquenée, conduisait, tous les samedis, durant la belle saison, sa femme, — une Séguier! — montée en croupe derrière lui, à leur petit séjour de Chantilly, put rivaliser de châteaux quasi royaux et de carrosses dorés avec les seigneurs de la cour. Les peintures de Le Brun et de Boucher, qu'on admirait dans les salons et dans le boudoir de l'hôtel Belmare, prouvent que ce n'avait pas été seulement le blason qu'avait ravivé l'or du riche munitionnaire.

D'autres souvenirs se rattachent encore à ce curieux débris, il en rappelle un surtout très-émouvant et bien plus en rapport que ceux-là avec son gracieux épanouissement de pierre. C'est tout une idylle en plein Paris, mais une idylle dans le goût de l'époque, une idylle à la Deshoulières, élégante, sentimentale, un peu maniérée même, comme on en effeuillait dans les salons de l'hôtel Rambouillet, et comme on en rêva plus tard, sous les ombrages du Petit-Trianon, avec des moutons à clochettes d'argent et des houlettes à rubans roses. La voici du reste telle qu'elle m'a été racontée tout récemment, en présence du fragment de sculpture fantaisiste que vous pourrez admirer vous-mêmes dans la partie du square dont le boulevard Saint-Germain longe la grille.

Le propriétaire de l'hôtel Belmare était, au com-

mencement du dix-septième siècle, le président François de Belmare, fils de cet André dont nous avons rapporté le mariage... philosophique; du reste un digne magistrat et un très savant homme: nous avons de lui une *Codification comparée de nos coutumes et du droit écrit*, qui est à la fois une œuvre d'érudition et un traité de haute morale. Si on peut reprocher quelque chose à ce traité, dont le style s'élève souvent à l'éloquence, et quelquefois même à la poésie, c'est son extrême austérité; cette austérité, François de Belmare l'avait dans son caractère et, malgré sa grande position, la portait dans sa vie. Les opinions jansénistes de M^{me} la présidente avaient même illuminé cet intérieur aristocratique, dont Pascal et le grand Arnauld étaient les hôtes assidus, d'une sorte de nimbe mystique et glacé. Les salons de l'hôtel Belmare étaient cependant fréquentés par tout ce que le Parlement avait de plus distingué, et même par beaucoup de gentils-hommes de la cour.

Dans l'atmosphère sombre, froide et pesante de cet hôtel, croissait alors, ou plutôt végétait une jeune enfant d'une vive intelligence et, malgré son étiolement, d'une rare beauté: M^{lle} Julie de Belmare.

Nul milieu n'était plus contraire à la nature de cette enfant ardente et cordiale, nature originairement exubérante et primesautière au plus haut chef. Tous les bonds de ce cœur, tous les élans de cette âme étaient venus se heurter contre l'insensibilité terrestre de sa mère et la froideur de l'austérité paternelle. Comme la pauvre hirondelle captive dont parle, dans un recueil de poésies charmantes, un saint et éloquent missionnaire eudiste, M. l'abbé Barbey d'Aurevilly, la pauvre enfant s'était toujours meurtrie contre le verre invisible qui lui fermait le ciel. Aussi était-elle déjà profondément affectée, lorsqu'un jour une tangente s'offrit à sa triste orbite et lui permit de plonger dans une nature où put s'épancher le trop plein de sa tête et de son cœur; elle avait trouvé un objet pour cette ardeur subjective, pardonnez-moi cette expression métaphysique, qui avait toujours été refoulée en elle; cet objet qui s'offrit subitement à sa vue, à ses goûts, à son amour, ce fut... les fleurs!

L'hôtel Belmare avait pour dépendance un vaste jardin. Si M^{me} de Belmare était peu désireuse de fleurs pour la décoration de son vestibule et de ses salons, il n'en était pas de même pour celle de son oratoire; elle n'en trouvait jamais les vases et les corbeilles trop nombreux, ni la garniture florale trop brillante. Des ordres avaient été donnés en conséquence au jardinier, maître Antoine, qui, habile et intelligent praticien, avait apporté à leur exécution le zèle et la complaisance de l'amateur.

Un jour la jeune fille, se promenant dans le jardin, fut frappée par la brillante mosaïque que formait par la variété et l'éclat des couleurs une planche d'œillets flamands. Le digne jardinier ayant remarqué son admiration lui détailla avec tant d'entraînement les mérites de ses fleurs, car le brave homme eût érigé au besoin les beautés de ses fleurs en vertus, il donna à son enthousiasme une puissance si communicative, qu'il le fit passer dans l'âme de la belle enfant. A partir de ce jour, elle devint son élève, son aide, et bientôt après, grâce aux études spéciales auxquelles elle se livra, son institutrice.

Elle ne songea plus qu'à développer les collections déjà formées et à en créer de nouvelles. Aux œillets vinrent se joindre les renoncules; aux élégantes familles des renoncules, les races superbes des tulipes et les tribus odorantes des jacinthes. Tout l'argent dont elle put disposer y passa; elle sut même se concilier un allié, qui s'attacha non-seulement à satisfaire, mais encore à prévenir ses désirs: son oncle, le vieux chevalier Georges de Belmare, le seul parent, le seul cœur qui lui témoignât cette simple et cordiale affection, si réfractaire à la solennité des rapports où se plaçaient, dans cette noble maison, les sentiments les plus intimes de la famille. Le bon chevalier poussa la complaisance jusqu'à faire trois voyages en Hollande pour procurer à sa nièce quelques sujets rares dont elle avait exprimé le désir de posséder des oignons ou des griffes.

Son goût pour les fleurs était devenu l'ardente

préoccupation de tous ses instants, une prédilection exclusive. Elle ne songeait qu'à elles, ne s'inquiétait que d'elles, ne s'intéressait qu'à ce qui pouvait leur être favorable, seconder leur développement et faciliter leur floraison. Épanouies, elle les contemplant avec bonheur; leurs calices avaient pour elle des soupirs de parfums, leurs corolles des éclats fascinateurs. Cet amour lui avait fait une nouvelle vie.

FULGENCE GIRARD.

(A continuer.)



COMÉDIE-FRANÇAISE: *Un Arrière*. — AMBIGU: *Le Passer du Louvre*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Jules Dornay et Pournin. — *Jean-des-Figues*, par M. Paul Arène.

On va trouver sans doute que j'ai l'air de revenir de l'autre monde avec mon compte rendu du *Pays des âmes*, en retard de quinze jours, et avec mon analyse de *Maurice de Saxe*, en retard de trois semaines. J'en demande pardon aux lecteurs; — quant aux auteurs, c'est une autre affaire, et je n'ai point à m'excuser à leur égard; les auteurs trouvent qu'il n'est jamais trop tard pour parler d'eux. Ils ont raison, surtout quand ce sont des lettrés comme M. Louis Ratisbonne et comme M. Amigues. Ceux-ci, en effet, ont moins besoin que les vaudevillistes de cette publicité immédiate et tapageuse, faite uniquement pour prolonger de quelques jours l'existence d'un acte des Variétés ou de deux tableaux du Palais Royal. Leurs œuvres consciencieuses, qui ont attendu pour être représentées, peuvent attendre aussi pour être jugées. Le temps épargne ce qui a été fait avec lui. C'est ainsi que l'à-propos: *Au Pays des âmes*, qui ne devait être joué à la Comédie-Française que pour l'anniversaire de Corneille, s'est vu jouer une seconde fois, grâce à la faveur avec laquelle il a été accueilli du public. Ce n'est d'ailleurs que justice. M. Ratisbonne a trouvé un cadre nouveau pour un sujet ancien; il nous sort des rengaines habituelles; avec lui, nous ne sommes plus en présence de cette éternelle Muse, drapée de blanc, prétentieusement et banalement inspirée, la palme à la main et la strophe à la bouche. Une action s'agit parmi les ombres qu'il met en scène: ombre de jeune fille, ombre de vieillard, ombre de philosophe, ombre de guerrier. Il y a là un parfum allemand, une parenté d'esprit et de sentiment avec Goethe et Schiller.

MM. Amigues et Marcellin Desboutins nous ramènent en France sur les pas de leur héros *Maurice de Saxe* dans cette vaillante et spirituelle France du dix-huitième siècle, la France de Voltaire et de la bataille de Fontenoy, l'un rimant l'autre:

Redoutable Bellone et Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image!
Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage:
J'y vois ces combattants que vous conduisez tous.
C'est là ce fier Saxon qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui, touchant à l'inférieure rive,
Rappelle pour son roi son âme fugitive.
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour et de mourir vainqueur.

Cela veut dire que Maurice de Saxe, très-malade, parcourait en carriole d'osier les lignes des soldats. Le drame de MM. Amigues et Desboutins se garde bien de nous le montrer sous ce côté impotent. Je comprends que la figure de ce glorieux soldat les ait tentés; elle en a tenté beaucoup d'autres avant eux. Sur cette même scène de la rue Richelieu, MM. Scribe et Ernest Legouvé avaient fait soupirer le vainqueur de Fontenoy aux pieds d'Adrienne Lecouvreur. Adrienne Lecouvreur, c'était Rachel; voilà le seul souvenir qui m'est resté de la pièce. La fable des *Deux pigeons*, dite par Rachel, était le principal effet du drame. — Comme cela est déjà

Join! — Ensuite, M. Eustache Lorsay, un dessinateur doublé à l'occasion d'un écrivain, traîna ce même Maurice de Saxe sur les planches du cirque; il lui mit une coupe de champagne à la main, au milieu des boulets. Je ne compte pas les vaudevilles, genre Ancelot. Tous ces précédents n'ont pas arrêté dans leur choix MM. Jules Amigues et Marcellin Desboutsins; ils en tenaient pour Maurice; ils sont parvenus à l'imposer derechef à la Comédie-Française. Il est juste de dire que là où M. Scribe le faisait soupérer, eux le font mugir. Et puis leur pièce est autant avec Favart et sa femme qu'avec Maurice de Saxe; c'est le côté qu'ils se sont attachés à développer, non sans habileté, souvent avec passion. Ils ont fait de Favart un Molière au petit pied luttant contre un autre duc de Guiche. Tour à tour il ruse, il maugrée, il éclate. La mort seule (un duel entre Maurice et le prince de Conti) le délivre de son rival herculéen. Alors seulement, et lorsqu'elle est bien sûre que le vainqueur de Fontenoy va rendre le dernier soupir, Mme Favart, qui lui a résisté tout le temps... dans la version dramatique des deux auteurs, Mme Favart se décide à lui faire l'aveu de son amour.

Un drame en cinq actes et en vers est toujours un trait de courage devant lequel il faut s'incliner. Je m'incline donc. D'autres que moi ont déjà signalé les inexpériences et les défaillances de *Maurice de Saxe*; arrivant le dernier, je n'insisterai pas. — Dirai-je qu'à défaut de l'action le style me satisfait entièrement? Non, MM. Amigues et Desboutsins ne sont encore que des mosaïstes: ils empruntent à toutes les écoles; ici c'est un pastiche de Victor Hugo:

Le cinq mai seize cent quarante-cinq, Turenne,
A Worms, en grand péril qu'on l'écrase ou le prenne,
Est sauvé par le vieux Koenigsmark, un routier,
A qui Gustave-Adolphe enseigna le métier.
Un autre, Otto-Wilhem, à Maëstricht, en Hollande,
Est maréchal de camp sous Turenne, et commande
Le Royal-étranger qui fut formé par lui.
Après Senef, le roi, — qu'on regrette aujourd'hui, —
L'honora d'une épée. Or, pendant qu'en Turquie,
Le comte Otto-Wilhem allait jouer sa vie,
Un autre Koenigsmark, le comte Charles-Jean,
Meurt sous les murs d'Argos, harassé, le géant,
Par l'effort surhumain de ses coups homériques....

Plus loin, on reconnaît l'hémistiche pesant et sentencieux de l'auteur de *Galilée*; d'autres fois, le grand vers lavé de Louis Bouilhet; et aussi la facture heurtée, impatiente, incomplète, d'Amédée Rolland. Rien de personnel encore. C'est de la poésie de gens pressés de produire, de s'affirmer, comme on dit. Cependant on m'assure que de ces deux débutants l'un, le second, a dépassé la quarantaine, et est tellement en dehors de ce qu'on appelle le mouvement, qu'il habite, depuis plusieurs années, une campagne délicieuse aux portes de Florence. Il avait, dans ce cas, le loisir de travailler mieux ses alexandrins, de les fouiller, de les ciseler. — Ah! qu'on me donne une campagne à Florence, et l'on verra!

L'autre, M. Jules Amigues, est plus acquis à la vie littéraire militante. Il a successivement essayé du roman et du journalisme politique. Il faut croire qu'il était poussé par une médiocre vocation et qu'il n'avait placé qu'une partie de ses espérances sur le livre et sur l'article, puisqu'on le voit aborder maintenant le théâtre. Il l'aborde crânement, sachons le reconnaître. Téméraire aujourd'hui, il sera peut-être victorieux demain. Est-ce à dire qu'il y ait dans M. Amigues une véritable nature de poète, un incontestable tempérament dramatique? Cela ne saute pas tout à fait aux yeux, et pour le moment je n'aperçois en lui qu'un amateur.

Maurice de Saxe doit une partie de son succès à M. Got, chargé du rôle de Favart. Cet artiste, d'un comique si entraînant d'habitude, a été supérieur, cette fois, dans les morceaux de force et de désespoir. — S'il ne fallait pour bien représenter le maréchal que pouvoir tordre un écu de six livres entre les doigts et faire un tire-bouchon d'un clou, M. Maubant serait à coup sûr l'homme du rôle; mais il faut d'autres choses encore, et les emportements de M. Maubant ont paru monotones. Un peu sacrifiée par les auteurs, la vaillante physionomie de Mme Favart ne convient pas à Mme Victoria-Lafontaine, dont le talent est tout de sensibilité et de modestie.

Voici venir la saison où les premières représenta-

tions se font rares. Il nous restera du moins la ressource de les retrouver dans les livres, témoin ce joli roman de *Jean-des-Figues*, par M. Paul Arène, un roman qui fait littéralement fureur à l'heure qu'il est. *Jean-des-Figues*, — ainsi nommé parce qu'il vint au monde au pied d'un figuier, un jour que les cigales chantaient, — est un jeune provençal, rempli d'ignorance et de finesse. Il arrive à Paris monté sur un âne du nom de Blanquet (celui de Jules Janin s'appelait Charlot) et son premier empressement est pour la comédie. « Jamais de ma vie, dit-il, je n'avais mis le pied dans un théâtre; aussi, de voir cette salle éblouissante, le lustre qui étincelait, le cristal des girandoles, le velours et l'or des loges, de coudoyer ces hommes en habit élégant, sur le front de qui je cherchais à deviner le génie; de respirer le parfum délicieux et nouveau qui descendait du balcon comme d'un vrai bouquet de femmes, d'éprouver tout cela, et de me sentir, moi Jean-des-Figues, au beau milieu, une émotion subite me vint... La musique commence, le rideau se lève, on applaudit le décor, les comédiens paraissent. Mais Jean-des-Figues n'entend rien, ne regarde rien; grisé de sons, de couleurs et de parfums, Jean-des-Figues s'est comme dédoublé, et, des hauteurs où plane son rêve, il s'aperçoit distinctement dans ce petit cube de pierre, blanc au dehors, doré par dedans, où les artistes et les poètes se réunissent pour goûter en commun les plus exquises des jouissances humaines, cependant que la terre tourne emportant tout également dans son indifférence souveraine, Paris, le Mont-Blanc, l'âne Blanquet et Jean-des-Figues, assis dans sa stalle, et les imbéciles qui restent notaires à Canteperrin! »

Jean-des-Figues est à coup sûr un des meilleurs livres qui se soient produits depuis quelque temps. Tout ne s'y passe pas à Paris et dans les salles de théâtre, heureusement. Il y a des paysages embrasés de soleil et tous bruisants du chœur des cigales, des coins de roches violettes où respire la Provence entière, cette *queuse parfumée*, comme l'a baptisée Godeau l'évêque.

Ah! mon Dieu! Et moi qui allais oublier le *Passeur du Louvre*, le dernier drame représenté à l'Ambigu! Quels reproches ne me serais-je pas attirés de nouveau! Par bonheur, l'*Entr'acte*, entrouvert sur ma table, vient de me rappeler à mon devoir. Le *Passeur du Louvre*, fait songer à *la Reine Margot*; ce sont les mêmes personnages: Charles IX, Catherine de Médicis, etc. Il y est question de la Saint-Barthélemy. Le public de l'Ambigu aime les seigneurs; mais cependant il aime aussi les aventures nouvelles, et la mort de l'amiral de Coligny lui a paru l'autre jour un peu rebattue.

CHARLES MONSELET.

MANIFESTATION A MADRID

Nous avons donné dans notre dernier numéro une manifestation en faveur d'Espartero, à Burgos, comme roi d'Espagne; notre correspondant de Madrid, M. Vavra, nous envoie le croquis d'une procession bien plus imposante dans la capitale même du royaume, nous la reproduisons donc sans craindre de nous répéter.

La foule des partisans du duc la Victoire se réunit sur la place de la Ville, vers six heures du soir.

« A six heures juste, la manifestation organisée en faveur du duc de la Victoire est partie de la plaza de la Villa.

La majeure partie des personnages marquants du parti qui soutient la candidature de l'illustre Espagnol a assisté à cet acte solennel et imposant.

Nous avons remarqué, au nombre des assistants, qui, selon notre calcul, s'élevait bien à huit ou dix mille personnes, les représentants du parti démocratique progressiste des districts du Centre, du Palais, de l'Université, de l'Hospice, du Congrès, de l'Hôpital, Inclusa Bellevue, etc., etc.

Toutes les députations portaient une élégante bannière ornée d'inscriptions, faisant allusion à l'acte important qu'elles accomplissaient.

La marche de la manifestation a été d'un bout à l'autre majestueuse et calme. »

Nous donnons la manifestation au moment où elle traverse la Puerta de Sol. El Sr Rivero, du balcon du ministère du gouvernement, salue la foule à son passage.

M. V.

SALON DE 1870

VII

MM. Mathieu, Mathey, Doze, H. Merle, Landelle, Monchablond, Faure, Douillard, Basset, Charnay, Pengilly-Lharidon, Palizzi, Hébert. — L'Album Boetzel.

La *Lapidation de saint Étienne*, par M. Mathieu, peut compter parmi les meilleurs tableaux religieux du Salon.

La scène remplit une vaste toile. Le jeune diacre, vêtu de la dalmatique traditionnelle, vient de tomber sous les coups d'ennemis de l'Évangile. Mais il lui reste encore un souffle de vie: les bras étendus, le visage tranquille, radieux de la conscience du bonheur qui approche, du paradis qui s'ouvre, les yeux fixés au ciel d'où vont descendre des chérubins avec des palmes, il semble appeler dans une prière suprême la miséricorde du Seigneur sur ses bourreaux; et ceux-ci, robustes et farouches, vigoureusement musclés, représentant ainsi la force bestiale en opposition avec la force morale qui éclate dans le geste et l'expression enthousiaste du martyr, s'apprêtent à achever leur sanglante besogne. A gauche, la perspective des remparts de Jérusalem; à droite, des compagnons du saint que l'effroi tient à distance; leurs mains pieuses recueilleront, à la tombée de la nuit, les restes mutilés du mort pour les ensevelir dans une crypte secrète. Toute cette composition est nouée avec clarté et intelligence, colorée dans une gamme douce et agréable, et peinte facilement; trop facilement même, si j'en juge par certains endroits qui se fussent accommodés de plus d'étude et de précision. Les mains du saint, entre autres choses, n'ont point été dessinées avec toute la souplesse ni toute la correction désirables. Quoi qu'il en soit, cette œuvre révèle beaucoup de talent pratique, sinon une grande originalité d'exécution, et, sans rien imaginer d'extraordinaire, l'artiste a réussi à rendre intéressant un thème si souvent exploité qu'il n'est plus guère possible de le varier d'une manière absolument neuve et inattendue.

La *Décollation de saint Jean*, que M. Mathey expose, n'est pas aussi bien composée que cette *Lapidation de saint Étienne*. Cependant j'en crois les morceaux meilleurs, d'une plus saine venue. Il y a là, en effet, des jambes, des bras très-bien dessinés, parfaitement peints, des attaches d'une grande sûreté anatomique; le tout est un peu durement traité, si vous voulez, mais d'une facture large et franche, dénotant d'excellentes études et de véritables aptitudes pour la grande peinture. Si une autre fois, M. Mathey sait ranger ses qualités dans une œuvre bien ordonnée, — sous le rapport de l'agencement, celle-ci est d'un pittoresque vraiment defectueux, — il verra ses efforts, je n'en doute pas, récompensés par un succès auquel chacun s'empressera d'applaudir.

Il y a de l'onction dans le tableau de M. Doze, inscrit au catalogue sous ce titre: *Saint Pierre et saint Jean confirmant à Samarie*. Un sentiment religieux et calme règne sur cette peinture. J'aime principalement la petite fille que le disciple bien-aimé confirme; elle prie avec une ferveur sans pareille, une ferveur d'ange. Les personnages du fond méritent aussi des éloges. Par une coïncidence involontaire et fortuite sans doute, la figure de saint Pierre offre une analogie frappante avec celle de saint Clair guérissant des aveugles d'un certain tableau de Flandrin; aussi se distingue-t-elle des autres par plus de grandeur et de gravité. Que M. Doze veille sur son coloris que l'incandescence désharmonise, et sur ses draperies dont les cassures manquent souvent de grâce et de sérénité.

La *Jeune fille d'Étretat*, exposée par M. Hugues Merle, et la *Velléda* de M. Landelle se valent à peu près. C'est propre, c'est lustré, nettoyé, ratissé en

tous les coins, et M. Prudhomme, que tant de zèle enchanté, leur ôte son chapeau, s'incline avec une respectueuse admiration, et s'éloigne en disant : « C'est charmant ! » son grand mot. Le portrait de M^{me} Pave-Carpentier, par M. Monchablond est d'une facture lourde et massive, ce qui ne l'empêche pourtant pas d'être remarquable en certains points. En revanche, la *Vénus* du même est magistralement mauvaise, et notez que je crois encore la juger avec beaucoup d'indulgence. M. Faure s'entend à sa manière vide et superficielle. Mais sa peinture est d'une médiocrité agréable et d'une couleur charmante. Avec plus d'exécution, son *Italienne* eût obtenu du succès. — Une autre *Italienne*, celle-là de M. Douillard, se laisse regarder longtemps avec plaisir. — J'en dirai autant du tableau de M. Basset intitulé : *le Retour des pêcheurs à Naples*. La barque est en mer. Les personnages, — un vieillard, une vieille femme, une jeune fille, des enfants, de jeunes hommes, rameurs vigoureux, tous en costume de Procida, — sont assis, debout ou couchés. Au fait, il s'agit de l'épisode que Lamartine raconte à la fin du chapitre deuxième de *Graziella*. Et le peintre l'a, ma foi, heureusement commenté : groupes bien silhouettés, figures à l'aise dans leurs vêtements, coloris fin, — un peu faible dans les fonds, — dessin châtié, — avec quelques maigreurs çà et là, — atmosphère limpide, exécution soignée, il y a tout cela dans cette peinture ; aussi vous pouvez croire à un ensemble très-satisfaisant, digne de plaire. J'espère que l'artiste ne s'en tiendra pas là. Son portrait de M^{me} la baronne de K... est aussi une fort bonne chose.

M. Charnay. — *Retour de la promenade*, — *Une croix de sinistres sur la Loire*. Il y a du bon dans le dernier tableau, et du très-bon dans l'autre. La *Croix de sinistre* est simplement triste et monotone, comme il convient au sujet. Mais le *Retour de la promenade*

est un coin de campagne, un morceau de paysage émaillé de petits chiens gambadant autour de leur maîtresse, qui offre des parties étudiées de très-près, avec attention et conscience, par un amoureux de la nature, un homme épris de son art. Voyez les pierres moussues qui bordent la petite rivière, voyez les arbres aux trois quarts dépouillés de leurs feuilles, voyez la petite barque verte, voyez le reste, les détails y sont sans petites ni duretés. Voyez aussi l'ensemble, l'effet y est sans exagération inutile. M. Charnay est un artiste sérieux. Dans deux ou trois ans, il faudra compter avec lui ; il sera déjà hors du pair.

M. Penguilly-Lharidon. — *Ville romaine bâtie aux*

pieds des Alpes, et travaillée par le peintre avec une patience, hélas ! digne d'un résultat meilleur. — *Une venta dans la Manche*. Excellent petit tableau d'un effet singulièrement juste, absolument vrai.

M. Palizzi. — *Le Retour du marché dans les Apennins*. Voilà une peinture où il y a beaucoup de talent. Quelle bonne physionomie ont les bêtes, quelle vérité dans leurs allures ! Les arbres ont aussi du mérite. Mon Dieu, ce n'est pas le dessin qui pêche, c'est la couleur, trop noire dans les ombres, et la pratique, lourde et métallique par moments.

Ce peuple d'Italie est une mine inépuisable de beaux visages, de belles allures, de fières attitudes,

nui dans lesquelles il se complait d'habitude, retient, émeuvent ; la grâce accablée qui est son secret, la muse souffrante qui l'inspire vous jette en de mystérieuses langueurs, vous pénètre jusqu'au fond de l'âme.

Bien des gens, cependant, commençaient à trouver que la fantaisie de M. Hébert s'égarait trop volontiers dans les atmosphères morbides et que la fièvre est un méchant idéal.

Que voulez-vous ? quand on a signé les *Cervarolles*, la *Mal'aria* et *Rosanera*, l'on a donné à la critique le droit d'être exigeante ; quand on a témoigné d'une intelligence élevée et d'un ferme savoir, rien d'étonnant que l'on désire pour votre crayon et votre palette des milieux moins inquiétants, un franc retour à la santé. Eh bien, c'est fait. La jeune fille de ce Salon n'est point une ombre, une vision, un fantôme ; elle vit, elle respire ; elle est de chair et d'os comme vous et moi.

Le tableau que le livret intitule *le Matin et le Soir de la vie*, est l'un des meilleurs du peintre. Le « *Matin* » c'est la jeune fille dont je parle. Debout auprès de la margelle d'un puits, la main gauche renversée sur la hanche, la droite tendue vers une grosse cruche de cuivre, vêtue d'un simple jupon blanc rayé de quelques filets roses, et d'une chemise que soulèvent les ondes de grâces printanières, jambes nues, pieds nus ; elle est charmante de fierté naïve, de juvénile élégance, de contentement de soi-même. Or, je ne vois vraiment pas qu'elle perde quelque chose à se bien porter. Au contraire, cet air de santé lui sied à merveille ; la coloration d'existence qui l'anime ajoute à ses avantages. Peut-être aimerais-je un accent plus solide sur le poignet gauche et je crois les pieds d'une facture indécise. Mais le beau col ! les belles épaules ! Comme le bras droit se dessine correctement, savamment ! Sans être joli, d'un superbe caractère néanmoins, comme le visa-

ge, fleur d'avril, rayonne de force et de jeunesse ! A l'ombre de vigoureux sourcils, l'œil vous regarde en face, loyalement, sans arrière pensée, et la lèvre un peu épaisse, fortement arquée, à souhait pour le sourire et le dédain, pour le baiser et la colère, dessine un contour où la maladie, Dieu merci, n'a pas laissé d'empreinte.

Quant au « *Soir* », c'est la vieille peaussue, que l'on aperçoit assise à côté, qui le représente. Raccornie dans ses haillons, fripée, affaissée, sans espoir, elle songe, sans doute, la pauvre femme, qu'elle n'a point cueilli rien que des roses sur le chemin sitôt parcouru de la vie, et qu'il se fait tard, à cause de quoi ses yeux ne sauraient man-

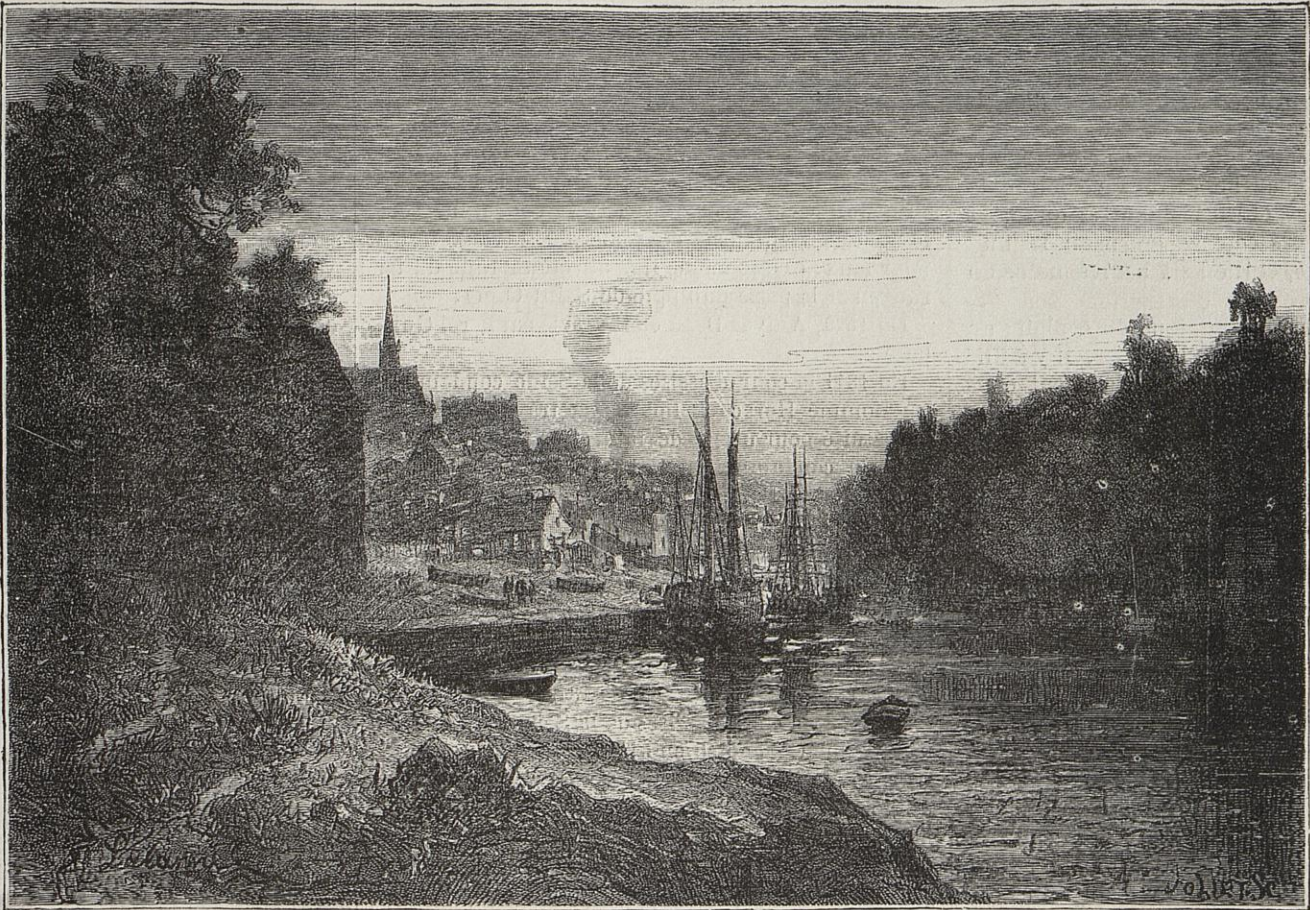


SALON DE 1870. — Porte de la mosquée de Jeni Djami à Constantinople, tableau de M. Pasini dessiné par l'artiste.

Bien des peintres s'en sont inspirés, par exemple Léopold Robert dans une forme académique et théâtrale, Schnetz, sur un mode plus familier et plus intime. M. Hébert, lui, rêveur et mélancolique, excelle à peindre les filles d'Alvito ou de Cervara, pâles, étranges, l'œil charbonné, hâlées par les brûlants étés, lasses avant le temps, sous l'action de la misère et de la maladie conservant leur beauté originelle, portant avec une majesté rare, une incomparable dignité leurs pittoresques accoutrements. Aussi exerce-t-il une réelle séduction. Parlant sa langue avec un accent qui n'est pas celui de tout le monde, il arrête, il intéresse ; les mornes tristesses, les expressions de fatigue et d'en-

quer de se fermer tout à l'heure dans la nuit du dernier sommeil. Philosophiquement plus triste que l'autre personnage, celui-ci ne se recommande pas non plus par autant de qualités picturales, et n'eût point suffi au succès de la composition.

Mais la jeune fille seule, et c'est assez, car il n'est personne qui ne s'arrête devant cette peinture, qui comptera dans l'œuvre de l'artiste. La couleur a un éclat auquel M. Hébert ne nous avait pas accoutumés; le paysage est excellemment peint, dans des teintes on ne peut mieux appropriées à l'effet; l'exécution de la figure principale, sobre et large, se dissimule, quoique poussée très-avant, et partout se manifeste le travail d'une pensée vigilante, d'un goût distingué, d'une main habile, pour laquelle, depuis



SALON DE 1870. — Vue d'Auray, fusain de M. Lalanne.

longtemps, le métier n'a plus de difficultés. Terminons en signalant la très-prochaine mise en vente de l'*Album Boetzel*. Là sont réunis les tableaux de MM. Bernier, Detaille, J. Blanc, Cabanel, G. Boulanger, Mazerolle, Heilbuth, Moysé,

tion continue à reparaitre, la collection en sera des plus curieuses; elle offrira l'ensemble des plus beaux ouvrages de l'art contemporain.

OLIVIER MERSON.



ESPAGNE. — Madrid. — Aspect de la Puerta del Sol, le jour de la manifestation en faveur d'Espartero, d'après le croquis de M. Padro, notre correspondant.

Régnauld, T. Robert-Fleury, Schenck, Puvion de Chavannes; les sculptures de MM. Hiolle, Delaplanche, Falguières; les œuvres de bien d'autres encore, au nombre de cinquante. Ces reproductions présentent un intérêt d'autant plus vif, qu'elles ont été dessinées par les auteurs mêmes des tableaux et des statues, et des artistes de talent, les meilleurs en leur genre, les ont gravées ensuite, y mettant tout leur zèle, tous leurs soins. J'ajoute que l'*Album Boetzel* est supérieurement imprimé et très-galamment relié. Si cette publica-

COURRIER DU PALAIS

— Au fond de la cour, à gauche, l'escalier de service, vous dit le concierge.

Vous prenez le chemin indiqué, vous traversez la cour, vous tournez à gauche, et vous vous trouvez en face d'un corridor obscur. Supposez que nous sommes à l'époque des courtes journées; la nuit vient de bonne heure, et il est six heures moins un quart.

L'escalier de service est au fond du couloir; un peu en retour, et, au pied de l'escalier, il y a une lampe qui projette sa lumière indirectement dans le corridor, quand la lampe est allumée, toujours.

Est-elle allumée, n'est-elle pas allumée, quand la scène commence?

Voilà ce qu'il est difficile de savoir à présent; M^{me} la propriétaire et M. le concierge disent: Oui; mais il y a quelqu'un qui dit: non, et ce quelqu'un est M^{me} Marguerite Guignard, qui est tombée dans la cave, sans que la plante de ses pieds ait touché une seule des dix-sept marches de l'escalier qui y conduit; il y paraît à son nez, qui est brisé, à ses bras, qui n'ont pas moins de trois fractures, ce qui, au dire de la faculté, aura pour effet d'entraver notablement pour l'avenir l'agilité de ses doigts. Or, M^{me} Marguerite est encore une jeune femme de chambre, et le plus ou moins de dextérité qu'elle peut mettre à placer une épingle à propos, à relever un gauffré, à faire bouffer un volant, devient d'une importance capitale pour sa profession et, par conséquent, pour son avenir! Elle demande, contre M^{me} veuve Manuel et Tissot, le concierge, solidairement, une condamnation à 25,000 de dommages-intérêts.

C'est peut-être beaucoup, je ne dis pas le contraire, mais chacun sait qu'il est d'usage de surfaire un peu en pareil cas. Et puis, voyons quelle est celle de vous, mesdames, qui n'estimerait son nez et ses bras que 25,000 fr.?... le nez surtout! Il paraît que M^{me} veuve Manuel est propriétaire, dans la rue de Milan, de deux maisons contiguës, construites toutes les deux sur le même modèle; il ne faut pas les en féliciter quant à la porte de la cave; cette porte, placée à gauche, dans le corridor, un peu avant l'escalier de service, s'ouvre de dehors en dedans, c'est-à-dire qu'il n'y a pas besoin de la tirer, il n'y a qu'à la pousser. Pour peu qu'elle ait été laissée ouverte, et il paraît que cela arrive souvent, il est bien facile de la pousser involontairement, surtout lorsque le couloir est obscur, et que l'on porte les mains à droite et à gauche. Voilà l'escalier de service, se dit-on, et l'on tourne bravement pour rencontrer, non pas un escalier ascendant, mais un escalier descendant... douce surprise!

Ce qui m'amuse toujours, et ce qui m'amuserait bien davantage, si, au bout du compte, il n'y avait pas de brisures de nez et de fractures de membres, c'est la défense hautaine des propriétaires et des concierges: « D'abord, qu'est-ce que cette femme de chambre, Marguerite, venait faire dans la maison? Elle venait voir une de ses amies! Vous voyez bien qu'elle n'avait rien à faire là... Et puis, c'est sa faute; elle est assez grande personne pour regarder autour d'elle. » En vérité, elle est plus maladroite qu'on ne saurait le concevoir; la porte de la cave ne présente aucun danger! Or, la porte de la cave, placée comme elle est, a déjà causé deux accidents graves, et la propriétaire s'est toujours refusée à y apporter une modification quelconque... Ah! pardon! Je me trompe; il est vrai que dans la maison contiguë, la maison jumelle, quelqu'un ayant eu le malheur de choir dans la cave, des travaux de précautions ont été exécutés. Ah! c'est que le quelqu'un qui était tombé n'était pas un personnage ordinaire, c'était monseigneur le concierge lui-même.

Enfin le tribunal a accordé à la femme de chambre 6,000 francs d'indemnité, que lui payeront le concierge et la propriétaire. — J'offre de parier que la porte de la cave va être modifiée, — elle doit l'être déjà.

Maintenant, voici l'histoire judiciaire de la se-

maine, c'est celle d'un admirable chevalier d'industrie. Amyas Dean fut condamné, en 1828, à dix ans de travaux forcés par la cour d'assises du Brabant méridional, pour avoir fait usage de fausses lettres de crédit. Le ministère public soutenait déjà, lors de ce procès, que le véritable nom du prétendu Amyas Dean était John Kerr, et que cet individu avait comparu, en 1819, devant la cour d'assises du Pas-de-Calais, qui l'avait condamné sous le nom de Williams à cinq ans de travaux forcés pour faux, et que même il avait été marqué du fer rouge sur la place publique de Saint-Omer.

En 1829, Amyas Dean était gracié par le roi Guillaume.

En 1841 la cour d'assises de la Seine condamnait un nommé Horace Belmore aux travaux forcés à perpétuité pour usage de fausses lettres de crédit; mais la condamnation était prononcée par contumace. Horace Belmore était alors professeur d'anglais chez les Jésuites de Bruxelles. L'extradition fut demandée et obtenue, et Horace Belmore fut reconnu pour être le même personnage que John Kerr, que Williams, qu'Amyas Dean.

En 1846, son identité fut de nouveau constatée en Belgique et il fut envoyé à la maison de force de Gand. Il était encore gracié en 1849.

En 1852, la cour d'assises de la Seine condamnait un nommé Cavendish en quinze années de travaux forcés pour faux. Dans sa prison, il avait confié à un gardien, sous le sceau du secret, qu'il ne se nommait pas Cavendish, qu'il avait pris ce nom pour que le scandale de son arrestation ne rejaillit pas sur sa noble famille, qu'il n'était autre que le duc de Devonshire et il promit des sommes considérables. — Le pauvre gardien ébloui, le laissa échapper sous un déguisement féminin. — Nous sommes en plein roman d'aventures, j'espère!

Mais au Havre, Cavendish était repris au moment où il allait s'embarquer et il passait quelques années au bagne. — Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il s'agit toujours de John Kerr, ou Williams, ou Amyas Dean, ou Horace Belmore.

En 1867, à Lambeth, il était condamné à treize mois de prison pour bigamie. Il part pour l'Italie, et là, on perd sa trace; mais on a appris vaguement qu'il avait été condamné plusieurs fois à Florence et à Naples et sous différents noms, de sorte qu'à moins que le héros n'écrive lui-même sa biographie, nous ne pouvons pas espérer l'avoir complète; mais vous verrez que la démangeaison d'écrire va le prendre; c'est d'autant plus probable que cette publication serait une excellente affaire et qu'il ne manquera pas d'éditeurs pour la provoquer. — Je leur en donne l'idée gratis! — Notre chevalier d'industrie doit avoir besoin d'argent, et, tout bien calculé, il est moins dangereux d'écrire des mémoires que de fausses lettres de garantie.

Enfin le tribunal correctionnel de Bruxelles vient de condamner un nommé Seymour, pour escroqueries diverses à dix-sept mois de prison, c'est du moins le total des mois de prison que composent cinq condamnations différentes prononcées le même jour. Seymour s'était présenté à l'hôtel de l'Europe à Bruxelles, il était parent des plus grands personnages d'Angleterre, qui lui adressaient des lettres et lui promettaient des envois d'argent par les plus prochains courriers; mais il avait égaré ses bagages et il se trouvait momentanément dans l'embarras! M. Middleton, propriétaire de l'hôtel, hébergea M. Seymour et sa jeune et jolie femme. Une lingère a fourni à celle-ci divers objets dont la facture s'élève à plus de 800 francs.

Ah! dame! pour écrire ses mémoires, pour arriver à la célébrité d'Anthelme Collet, de Lazarille de Tormes, de Guzman d'Alfarache, il faudra que Seymour renonce à son système d'aujourd'hui, car il a prétendu qu'il n'était jamais venu à Bruxelles, qu'il n'était jamais allé en France, qu'il n'avait subi aucune condamnation et qu'il était victime d'une fatale ressemblance; enfin il a soutenu que son vrai nom était bien Seymour et qu'il ne s'était jamais appelé autrement. Il n'a pas été heureux dans cette nouvelle campagne, car il a été formellement reconnu par des gardiens des différentes prisons d'Europe dans lesquelles il a passé. Un *detective* de Londres a donné sur cet individu les renseignements les plus étendus et les plus curieux. Au

besoin, le *detective* pourrait écrire les mémoires, ou tout au moins les dicter. Ce n'est pas une seule fois, mais bien sept fois que cet homme aux trente-six noms aurait dû être condamné pour bigamie; et encore le mot *bigamie* n'est plus suffisant. Il a épousé successivement sept femmes... ou du moins il y en a sept de connues, ce qui laisse le champ large à l'imagination. Il faisait paraître dans les journaux un avis par lequel on demandait une gouvernante pour des demoiselles de grande maison. Les gouvernantes se présentaient en foule; quand elles étaient laides ou âgées, Cavendish se contentait de les laisser dans un hôtel et d'emporter leurs bagages; quand elles étaient jeunes et jolies, et surtout quand elles possédaient une petite dot, il les épousait. C'est ainsi que Seymour avait épousé la jeune et charmante femme qu'il avait amenée avec lui en Belgique à l'hôtel Middleton... et il avoue qu'il est âgé de soixante-treize ans.

On se demandait comment cet homme qui avait été marqué certainement une fois à Saint-Omer, et qui, probablement, avait dû l'être plusieurs fois, ne gardait aucune trace suspecte sur l'épaule. Les médecins ont été appelés à faire une enquête à ce sujet; des médecins légistes bien entendu; et le monde judiciaire doit maintenant à leurs profondes études de savoir ce qu'un vieux condamné des prisons de Vilvorde et de Gand leur a appris, lui qui n'est pas médecin, à savoir qu'on fait parfaitement disparaître la trace de la brûlure, en appliquant dessus un hareng salé. Les docteurs ont dit que c'était bien possible!... Ah! si l'on eût choisi des médecins aliénistes!...

Ce que l'on se demandait encore, c'est si la marque n'avait pas été appliquée d'une main un peu légère, un peu... complaisante, et cela conduisait à certaines réflexions sur l'étrange bonheur de ce chevalier d'industrie, pour qui il arrivait toujours à propos une grâce ou une évasion? Or voici comme on résout le problème, et ce ne serait pas la partie la moins intéressante des fameux mémoires que je vous annonce. John Kerr, Cavendish Seymour, serait le fils naturel du feu duc de Wellington!

« C'est un homme petit de taille; ses yeux sont petits, vifs; mais c'est surtout son nez fortement arqué en forme de bec d'oiseau de proie, qui donne raison à ceux qui prétendent que le duc de Wellington est son père naturel. »

Voilà le portrait que font de ce remarquable vagabond les reporters belges; pour le surplus, sachons attendre.

PETIT-JEAN

CHRONIQUE MUSICALE

Service et entrées dans les théâtres. — Fermeture du théâtre de l'Athénée.

L'Opéra-Comique a voulu établir que *Lalla Rouck* n'avait point quitté son répertoire, bien qu'il en ait donné lundi, ce qu'en bon français on peut appeler une reprise. Et, afin que nul n'en ignorât, le « service » n'a point été fait aux journaux; nous en tenons la nouvelle de M. le contrôleur du théâtre.

L'usage, en effet, est de ne lancer d'invitations à la presse que pour les pièces qui sont ou inédites ou bien encore oubliées quand on les remet sur pied. Ces invitations, qui ont la forme de coupons numérotés, constituent ce qu'on appelle « le service » en argot de coulisses. — « A-t-on fait le service pour telle représentation?... » — « J'ai dans ma poche mon service... » sont des phrases qui reviennent souvent dans la conversation des journalistes ayant charge de compte rendu théâtral.

Or, il y a des théâtres qui oublient volontiers ou qui escamotent, sous tous les prétextes, cette formalité gracieuse. D'autres s'y prennent autrement, et montrent une exactitude extraordinaire à faire le service aux journaux.

L'Opéra-Comique appartient à cette seconde espèce, qui est la plus belle, nous le reconnaissons de bonne grâce, malgré notre déconvenue de lundi. Oui, c'était la première fois que nous nous cassions le nez à la porte de l'Opéra-Comique depuis treize ans passés que nous avons des rapports avec ce théâtre, et que nous écrivons à cette place.

Il faut reconnaître il est vrai qu'un directeur de théâtre, comme tout autre amphitryon, a le droit d'inviter qui il veut, pour le jour que bon lui semble. De son côté, un critique musical, considéré comme simple dilettante, peut bien regretter le plaisir d'entendre *Lalla Rouck* qui est à coup sûr une œuvre exceptionnelle au milieu des partitions à fracas et à fatras qu'on nous débite depuis dix ans.

Il est permis aussi à ce citoyen vexé de rencontrer un ami sur le boulevard et de lui faire part de sa peine. Or cet ami compatissant, ce confident de sa douleur, s'il ne l'a pas sous la main, il est encore dans son droit de le chercher parmi les quelques milliers d'abonnés du journal dans lequel il écrit. Ce cas-là est le nôtre aujourd'hui.

Et puisque nous sommes en veine d'informer le public de nos petites affaires, nous lui apprendrons que les écrivains chargés des feuilletons de théâtre (les « lundistes », comme on dit) ont en outre de leur service « les jours de première » un droit d'entrée quotidien dans les théâtres dont ils font les comptes rendus. Ce droit leur est accordé par les directions en vertu d'un usage qui remonte suffisamment haut dans l'histoire.

Il est vrai qu'un jour de première représentation, quand la foule dont la curiosité est fouettée remplit toutes les places disponibles, « avoir ses entrées » ou ne les avoir pas, c'est tout un. Aussi ces jours-là des billets numérotés nous sont-ils envoyés à domicile.

Le registre d'entrées est dans les mains du contrôleur : c'est un outil de son métier. Les personnes dont le nom y est inscrit sont en général des auteurs dramatiques (ceux de la maison et les autres), des acteurs, des hommes de lettres, des notabilités des arts et de la politique, des amis de la direction.

Eh bien ! cela paraît incroyable, mais très-peu de ces élus tant enviés profitent de l'avantage qu'ils ont de passer la porte du paradis. Un théâtre tel que l'Opéra-Comique n'a pas moins d'un millier de personnes inscrites sur son registre d'entrées ; or je ne sais s'il s'en présente dix par soir à sa porte ? C'est qu'en effet ces auteurs, ces comédiens, ces journalistes sont les gens les plus blasés qui soient sur les plaisirs du théâtre. L'obligation où se trouvent beaucoup d'entre eux d'assister aux premières représentations suffit amplement à leurs appétits. Les plus assidus sont les simples amateurs qui ont acheté leur droit, car il faut encore savoir qu'un auteur favori d'un théâtre jouit de plusieurs entrées qu'il a la liberté de céder à qui bon lui semble.

Tous ces renseignements paraîtront oiseux à nos abonnés de Paris qui sont au fait des mœurs théâtrales et littéraires ; mais ils seront peut-être de quelque intérêt pour nos abonnés de la province, qui ne nous sont pas moins chers, et que nous avons à cœur de tenir informés de « tout ce qui concerne notre état. » Ceux-là, qui n'ont pu lire l'effluve de l'Opéra-Comique, seront peut-être curieux de savoir que *Lalla Rouck* est chanté actuellement par Capoul (qui y avait déjà paru du temps qu'il doublait Montaubry) par Gailhard, M^{lle} Dalti et M^{lle} Bélia. C'est tout ce que nous en pouvons dire.

— Voilà l'Athénée fermé, et je crois qu'il faut lui dire adieu, puisque le directeur doit en emmener la troupe au Théâtre-Lyrique. Il serait regrettable cependant qu'une nouvelle entreprise ne s'emparât pas de l'Athénée. Paris a besoin qu'une scène soit ouverte aux petites pièces lyriques de demi-caractère, qui tiennent le milieu entre *la Dame blanche* de l'Opéra-Comique, et *Orphée aux enfers* des Bouffes-Parisiens. Autrement la chaîne des genres est rompue.

La dernière partition chantée à l'Athénée est le *Toréador* d'Adolphe Adam. Nous en avons rendu compte la semaine passée ; mais depuis il nous a pris fantaisie de lire les notes autobiographiques laissées par Adam, et voici le passage intéressant que nous y avons trouvé :

« Mocker, dit-il, vint me prier de lui composer un intermède qui ne devait être joué qu'une seule fois, dans une représentation à son bénéfice ; cela ne pouvait rien me rapporter, mais c'était du travail, et pour moi le travail est un bonheur.

« J'écrivis le *Toréador* en six jours. Aux répétitions, l'intermède acquit une telle importance, que la représentation de Mocker fut reculée d'un mois. Elle fut donnée le jour même où eurent lieu à Paris les élections qui amenèrent Eugène Sué et trois autres députés rouges à la Chambre. La consécration fut générale ; je me ressentis de cette panique : malgré le succès évident de mon opéra, pas un éditeur ne voulait me l'acheter.

« En ne le publiant pas, je perdais la province. Un ami vint à mon secours et me prêta 1,000 fr. Le baron Taylor venait d'organiser une loterie d'un million au bénéfice des artistes ; il fit souscrire pour dix exemplaires au prix de 100 fr. chaque ; c'était encore 1,000 fr. Le général Cavaignac me fit obtenir une souscription de pareille somme au ministère de l'Intérieur, et avec ces 3,000 fr. je pus être moi-même mon éditeur. Je ne fis pas un grand bénéfice, mais au moins je pus m'assurer des droits d'auteur en province, ce qui était un allègement pour mes dettes. »

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Nous sommes à l'époque de l'année où la végétation est dans toute sa splendeur luxuriante. Il s'agit pour la femme de rivaliser de fraîcheur avec les fleurs. Vanité, coquetterie, à la rescousse !

Dans vos pérégrinations à travers les magasins de nouveautés, n'oubliez pas une station à la Ville de Saint-Denis ; ce temps d'arrêt vous ménage l'agréable surprise de coquets tissus, joignant la belle qualité à la modération du prix.

À la section des soieries, vous vous faites bien vite une idée du bon marché réel en voyant, en palpant ces taffetas tout cuits, grisaille et fond noir, rayés couleurs, à 2 fr. 95 ; ou fond blanc, rayés noirs, à 3 fr. 45. Le poulx de soie, fond blanc, rayé de toutes nuances, d'une fraîcheur d'aurore, n'est coté que 4 fr. 75.

Voici des toiles de soie écruës, pour costumes, d'une modicité de prix, relativement excessive ; ce sont de légères toiles havanaises, à 3 fr. 90, et des toiles mexicaines, au tissu inusable, marquées à 5 fr. 90.

Voulez-vous du beau et du solide ? prenez ce taffetas noir *rose-marguerite*, ou ce *Montjoye* Saint-Denis, propriété exclusive de la Ville de Saint-Denis.

Consacrez quelques instants aux étoffes de fantaisie ; cette cretonne damier noir et blanc, à 45 c., cette popeline grisaille, ce natté diamanté, cette armure chinée, méritent bien de fixer l'attention des femmes de goût.

Mais c'est au salon des confections que l'essaim des Parisiennes se plaît à butiner. On enlève ces costumes à la coupe élégante, avec lesquels on courra sur la plage et dans la campagne. Bien coquets aussi, ces costumes de bébé !

**

Voulez-vous, femmes laborieuses, vous mirer dans votre œuvre ? prenez pour collaboratrice la machine à coudre Gibbs et Wilcox. Nous connaissons une très-grande dame qui obtient un succès fou, en exposant aux regards des privilégiés, admis dans son intimité, ses tapis soutachés, et ses rideaux de tulle, aux guirlandes de point de chaînette. Son salon est un véritable musée de délicieux ouvrages coquets. Quand on en demande l'auteur : la machine à coudre Wilcox et Gibbs, répond-elle modestement.

**

Les fanatiques horticulteurs vantent la science des patients Hollandais, qui dotent leurs tulipes de nuances nouvelles.

Pour mon compte, j'apprécie cent fois plus le talent du docteur Morel, qui rend tout simplement sa couleur naturelle aux cheveux, cette autre plante dont on ne peut contester la valeur et la beauté.

M^{me} Sarah Félix, l'éminente artiste trop tôt enlevée à la scène, s'est engouée de cette utile découverte et l'a vulgarisée avec une ardeur méritoire.

Grâce à l'esprit de prosélytisme qu'elle déploie pour répandre l'eau des fées sur toutes les têtes, comme une pluie bienfaisante, on ne verra bientôt plus de cheveux blancs. Ces Attila, destructeurs de la beauté, disparaîtront comme par enchantement sous les coups d'Aétius Morel et de Sarah Félix, qui sera pour eux une nouvelle Geneviève.

**

Comme les bonnes fées des contes de Perrault qui métamorphosent des laiderons ou de vieilles édentées en princesses éblouissantes, la Reine des Abeilles, dont M. Violet est le premier ministre, donne à celles qui suivent ses merveilleux préceptes la fraîcheur et la jeunesse.

Voulez-vous acquérir une beauté printanière ? prenez la crème Pompadour. Cette délicieuse préparation rend à la peau ses tons lisses et satinés ; elle efface la ride qui n'ose plus dès lors tracer sa vilaine expression sur le visage.

Le lait virginal, le lait de roses, le cold-cream aux fraises, sont autant de compositions précieuses qui rendent au teint sa pureté. Le savon royal de Thridace, essentiellement hygiénique, est connu dans le monde entier.

Avec quelles délices on respire le volia-maria, le bouquet du West-end, les fleurs de mai, etc. Toute cette parfumerie de la Reine des Abeilles (rue Scribe, à l'angle du boulevard), si délicatement odorante, assure la beauté physique avec la santé du tissu dermal.

**

Par Vénus ! s'écrie l'élégante, en se regardant à la glace après avoir répandu la veloutine Fay sur son visage bronzé par l'air vif et le soleil, me voici jolie comme la mère des amours !

En effet, ses grains légers vous inoculent la jeunesse avec leur blancheur. La veloutine polit, satine la peau, fait paraître l'incarnat plus rose à travers l'épiderme, auquel elle rend sa transparence et sa diaphanéité. En éclaircissant le teint et le débarrassant de ses tons bistrés, cette poudre de riz opère une véritable transformation (chez l'inventeur, rue de la Paix),

Comtesse A. DE BORETTY.

P. S. Nous avons un bien beau tableau chez Dangleterre, rue de Seine : c'est une copie parfaite d'un Claude Lorrain du Louvre.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o

79, boulevard Saint-Germain, Paris

ŒUVRES D'AMÉDÉE ACHARD

Le journal d'une Héritière. 4 vol. in-18 jésus.	3 »
Histoire d'un Homme. 1 vol. in-18 jésus.....	2 »
La Chasse à l'Idéal. 1 vol. in-18 jésus.....	3 »
La Famille Guillemot. 1 vol. in-18 jésus.....	2 »
La Sabotière. 1 vol. in-18 jésus.....	1 »
Le Clos Pommier. 1 vol. in-18.....	4 »
Les Coups d'épée de M. de la Guerche. 2 vol..	6 »
Le duc de Carlepont. 1 vol. in-18 jésus.....	3 »
Les Fourches Caudines. 1 vol. in-18 jésus....	3 »
Album de voyage. 1 vol. in-18.....	3 50
Les Animaux malades de la peste. 1 vol.....	3 »
Les Filles de Jephthé. 1 vol. in-18 jésus.....	2 »
Les Misères d'un Millionnaire. 2 vol. in-18...	4 »
Les Séductions. 1 vol. in-18 jésus.....	1 »
Les Vocations. 1 vol. in-18 jésus.....	1 »
L'Ombre de Ludovic. 1 vol. in-18 jésus.....	1 »
Madame de Sarens ; Frédérique. 1 vol. in-18.	3 »
Madame Rose ; Pierre de Villerglé. 1 vol....	2 »
Marcelle. 1 vol. in-18 jésus.....	3 »
Maurice de Treuil. 1 vol. in-18 jésus.....	2 »
Maxence Humbert. 1 vol. in-18 jésus.....	3 »
Yerta Slovoda. 1 vol. in-18 jésus.....	3 »
Noir et Blanc. 1 vol. in-18 jésus.....	2 »
Les Chaines de fer. 1 vol. in-18 jésus.....	3 »

Vient de paraître :

Les Trois Grâces. 1 vol. in-18 jésus.....	3 »
Le Serment d'Hedwige. 1 vol. in-18 jésus....	3 »

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde Illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.



FRANCE. — Incendie dans la forêt de Fontainebleau. — Un détachement de cavalerie travaille à circonscrire le feu.



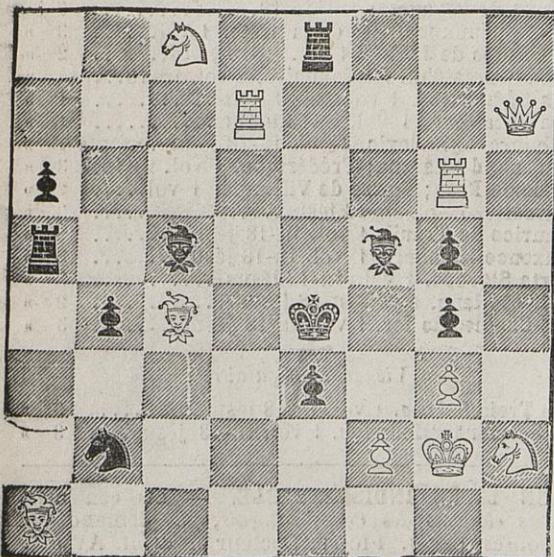
A la suite d'essais comparatifs, on a définitivement adopté à l'Opéra le nouveau trombone à 6 pistons et à tubes indépendants, de M. SAX, le grand novateur de la rue Saint-Georges, à qui la musique instrumentale doit déjà tant de perfectionnements. Ce nouvel instrument, qui remplace si avantageusement le trombone à coulisse, employé depuis plus de deux siècles, se fait surtout remarquer par une justesse, une beauté et une égalité de son irréprochables. Cette innovation ne change en aucune façon le caractère du timbre de l'instrument primitif et permet, en outre, au musicien d'exécuter les traits les plus compliqués.

Nous apprenons que le Conservatoire vient de prescrire l'emploi du nouveau trombone dans ses classes militaires.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 337

COMPOSÉ PAR M. H. GODEUK.



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 335.

- 1. D 2 FD
- 2. C 3 CD
- 3. C 5 C
- 4. C 4 D ou 7 F, ou D 8 F, échec et mat.

Ce problème a une double solution, commençant par T 5 R, échec.

Nouvelle publication de l'éditeur de l'Esprit follet.

PARIS-MODE ILLUSTRÉ

JOURNAL DES FAMILLES

MONITEUR DE TOUTES LES MODES NOUVELLES

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, 12 pages grand format.

Indépendamment des éléments ordinaires des journaux de modes (dessins, modèles, descriptions des modes pour dames, jeunes filles et enfants, travaux d'aiguille, broderie, tapisserie, etc.), ce nouveau journal contient une partie consacrée aux innovations les plus remarquables de l'industrie parisienne. Tout ce qui méritera d'être signalé parmi les nouveaux modèles des objets de luxe, de confort, d'ornement et d'utilité, aura dans PARIS-MODE ILLUSTRÉ son dessin et sa description.

Il contient aussi des articles sur l'économie domestique, l'hygiène, etc.; des chroniques, des nouvelles illustrées, etc. La partie littéraire est confiée à M^{me} la comtesse DASH et autres femmes auteurs les plus estimées.

PARIS-MODE ILLUSTRÉ constitue ainsi pour les familles le journal le plus complet et le plus varié que l'on puisse souhaiter, en même temps que le prix en est de beaucoup inférieur à celui des autres publications de ce genre.

PRIX DES ABONNEMENTS

Première édition. — 24 numéros de 12 pages, grand format, avec 3,000 dessins, etc.

PARIS : Un an, 5 fr.; six mois, 2 r. 75; trois mois, 1 fr. 50.

DÉPARTEMENT : Un an, 6 f.; six mois, 3 f. 50; trois mois, 2 fr.

Deuxième édition. — 24 numéros, comme pour la première édition, et, en plus, 24 grandes gravures coloriées et 4 modèles coloriés de tapisseries, accompagnés de patrons en grandeur naturelle.

PARIS : Un an, 10 r.; six mois, 5 fr. 50; trois mois, 3 fr.

DÉPARTEMENT : Un an, 12 f.; six mois, 6 f. 50; trois mois, 3 f. 50.

Tous les abonnés, même d'un seul trimestre, recevront GRATIS les numéros du mois de juin.

Pour s'abonner, envoyer un mandat sur Paris à l'ordre de M. ÉDOUARD SOZOGNO, éditeur-proprétaire du journal, à Paris, 106, rue de Richelieu.

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français, 4

Les portraits cosmopolites, par le marquis de Villemer. — Don Juan Prim. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Pie IX. — Le père Hyacinthe. — Maréchal Narvaez. — Dora d'Istria. — Charles Baudelaire. — Hector Berlioz. — Maréchal O'donnel.

Un volume in-18 anglais. — Prix : 3 francs.

Maurice de Saxe, drame en cinq actes et en vers, par Jules Amigues et M. Desbouts, représenté pour la première fois au Théâtre-Français le 2 juin 1870.

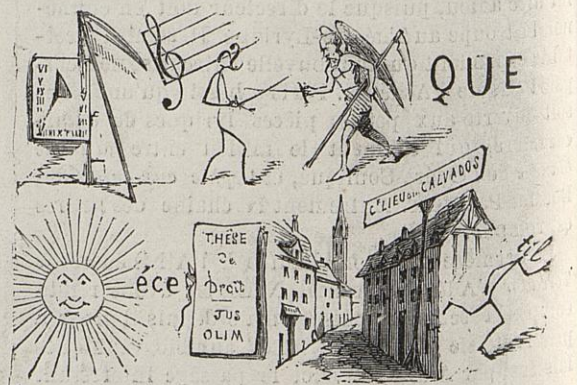
Un beau volume in-8°. — Prix franco : 4 francs.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

Dartres, rougeurs, boutons, feux ferrés, eczéma, et toute autre maladie de la peau, fût-elle réputée incurable, guéris sans corrosif par la lotion du D^r Owilck. Envoi franco de la brochure, 11, place de la Bourse.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'esprit des grands mangeurs suffoque sous la graisse et le sang.